

Le feu d'artifice d'Albert
Dehosay, pionnier de
l'écologie sociale

2009



1. Albert Dehosay fin des années 70.
2. Albert Dehosay, un colosse d'1,92 m.

En avant-goût...

Albert Dehosay (1902-1980) est un pionnier de l'écologie sociale, en dissidence permanente avec les organisations communistes dont il se revendique pourtant, et absolument inconnu du courant écologiste d'hier et d'aujourd'hui - un de vos ancêtres, mes enfants. Voici de quoi enrichir l'arbre généalogique, ce qui fait toujours plaisir !

[Le parti] devrait créer des organisations annexes comme pendant la guerre. Je cite: une ligue contre les augmentations du coût de la vie, une ligue pour la santé publique, contre la pollution de l'atmosphère, obliger le contrôle sur les transformations des denrées alimentaires par l'industrie, etc. Car il faut bien le constater, la santé s'en va, même à la campagne, malgré l'augmentation du nombre de médecins (ou peut-être à cause d'eux). L'on est en train d'empoisonner tout le monde pour faire de l'argent, il éclate assez de scandales de cette nature dans le monde.

21.11.1959

Issu d'une famille ouvrière très pauvre, il a d'abord été ouvrier, puis paysan, avec huit enfants à élever; c'est un philosophe autodidacte, curieux et indépendant, qui butine partout et ne copie personne. Étonnant et détonant, l'arbre généalogique en est tout secoué; connaissez-vous un penseur écologiste de cet acabit ?

Où il y a peu de professeurs, c'est l'école de la vie sociale qui est et doit être Professeur. Je suis allé à l'école de six à douze ans, donc six années en tout. Mais à l'âge de douze ans, je me substituais à mon père pour nourrir sa nombreuse famille de huit enfants et cela dans une période de famine. Nous avons mangé, parmi d'autres choses, le gland du chêne.

1976

Atteint par une grave maladie en 1957, à l'âge de 55 ans, il est quasiment immobilisé et s'adonne à la recherche.

[La] vie que je mène constamment dans la lecture [...], mon isolement, mon manque d'activité physique et le fait que j'ai toujours été nuit et jour un politique [...], surtout le temps que j'ai à réfléchir me donnent, ainsi que ma longue activité militante, un grand avantage sur beaucoup de gens qui sont plus souvent distraits que moi.

Ce "profane" piétine tranquillement pas mal d'idées reçues du monde intellectuel.

J'en conclus que l'école ou les études *chassent* l'intelligence. Cela se comprend aisément. C'est le travail des mains qui s'est développé en premier lieu chez l'homme et c'est lui qui a éduqué le cerveau; alors celui-ci a de nouveau éduqué les mains. Donc, pour développer l'intellect, il faut d'abord se développer dans le travail manuel [...]. Les jeunes qui sont tous placés dans les écoles ne sont pas (pour la plupart) *intelligents*, mais ont peut-être de l'instruction qu'ils mettent ou voudraient mettre au service des classes riches [...].

04.1968

Quand j'ai commencé à m'établir [en tant qu'agriculteur] en 1939, je ne connaissais à peu près rien du métier et maintenant, je m'en tire; c'est en forgeant qu'on devient forgeron. Laissons aller les savants, cette vieille terre leur apprendra encore beaucoup de vérités.

13.12.1959

Attention, si vous ne vous en êtes pas déjà aperçu, Albert n'est pas un ancêtre pour décorer la galerie, une "curiosité" du temps passé. Ce précurseur a des choses pressantes à nous dire, d'une modernité encore incomprise des mouvements actuels. Car il intègre le combat écologique aux préoccupations des couches populaires dont il est issu, condition indispensable pour sortir de la marginalité, construire des alternatives à large échelle et tenir tête aux prédateurs de la planète. Écologie et combat contre les monopoles, écologie et petites gens, écologie et libération du travail tant agricole qu'industriel; critique de la gauche sclérosée, du mode de vie "américain": tous ces thèmes fusent sous la plume d'un joyeux adepte de la "simplicité volontaire".

Le mode de vie américain a triomphé avec tout ce que cela comporte de souffrances actuellement pour les peuples. Trop de gens chez nous croyaient et croient encore que pour eux le socialisme est réalisé, parce qu'ils ont obtenu la *sécurité sociale* et qu'ils vivent dans une société d'*abondance*. Au lieu d'assister à des lendemains qui chantent, nous assistons à des lendemains qui déchantent; les pays développés *avancés* sont en train d'entrer dans le sous-développement et les peuples tombent de plus en plus sous la domination de la haute finance cosmopolite, la situation internationale n'est pas si favorable que l'on pourrait le croire.

10.1967

Il y a deux sortes de civilisations, la civilisation agricole où les hommes vivent dans la nature, leur milieu naturel, et la civilisation industrielle qui, elle, est barbare, conduit les hommes à devenir des robots d'une société inhumaine, remplie de désespoir, de destruction de la nature, la branche sur laquelle l'humanité est assise (la nature) et qu'elle est en train de scier. ("Contribution à une analyse de classe en Belgique")

11.1971

Quant à moi, je fais un peu des *châteaux en Espagne*, je crois acheter un harnachement et une petite voiture à cheval, je crois aller me promener un peu sur les routes avec mon attelage; mon moteur à crottins ne me coûtera pas cher, un peu de prairie et des herbes d'accotement de la route en voyage, et voilà, *le plein d'essence est fait*.

28.03.1975

Encore mieux: Albert est un révolutionnaire dissident qui, fort de son expérience de syndicaliste ouvrier et paysan, de résistant antinazi, s'évertue à introduire l'urgence écologique auprès de jeunes maoïstes issus de mai 68 et auprès de vieux "crocodiles". Malheureusement, il y a beaucoup de sourds.

C'est avec amertume que je constate que vous faites si peu de cas des idées de vieux camarades lutteurs qui étaient avec vous.

Tu es venu chez moi prendre de la documentation concernant l'écologie, je n'ai reçu ni de toi ni du parti aucune nouvelle quant aux suites que vous voulez donner à ma demande concernant ce travail. C'est du mépris pur et simple [...].

Je pourrais encore copier beaucoup dans ce livre, certainement le mot écologie ne s'y trouve pas, il n'existait pas à l'époque. Il est né au début du siècle, timidement.

30.05.1977

Cet homme d'exception, doté d'une grande chaleur humaine, d'humour et de modestie, a vécu ses valeurs au quotidien; malgré son franc parler, sa liberté de comportement, il réussit à se faire respecter et aimer, lui, le rouge, l'anticlérical, le vert, le mouton noir, par les habitants de son trou perdu. Au-delà d'un hommage à ses qualités personnelles, ce fait nous encourage à oser le changement, avec l'assurance que nous ne serons pas isolés.

Éva [sa femme]: Un jour de fête de l'église, l'Adoration, vers les mois de janvier ou de février, voilà notre Albert qui va chez le curé pour discuter. Il tombe sur cinq, six curés. Il est resté jusqu'à huit heures du soir et il était presque saoul quand il est revenu, tellement on lui avait vidé du vin, tellement les curés avaient eu bon de discuter avec lui. Albert avait parlé avec tous, et avant de partir, il s'adressa à eux tous: *Vous, vous et vous, vous êtes des curés larges d'idées. Mais vous autres, a-t-il dit aux autres, vous ne valez pas grand chose.* [...]

Le dimanche, Albert faisait le dîner. On mangeait souvent du poulet, parce que lui, il aimait bien de faire du poulet rôti et tout ça avec notre grosse cuisinière. On était tous à table et c'était lui qui servait. Le dimanche, il mangeait le dernier quand nous étions tous servis.

M. Pagnouille [un voisin agriculteur]: Il rendait service aux voisins, il observait aussi comment ils s'y prenaient et ainsi il a appris le métier. [...]

Il a été aimé. Quand il a déménagé, beaucoup sont allés lui rendre visite. On y allait tous les quinze jours et nous étions bien reçus, il était à la fête, il voulait qu'on passe la nuit. Il faisait avec ce qu'il avait: les gosses devaient loger dans le fenil pour qu'on ait les lits.

Luce MINET

Présentation

Albert Dehossay s'est éteint le 6 septembre 1980, à l'âge de 78 ans, dans sa petite ferme de Harzé. Ce qui frappait le plus en lui, c'était sa capacité à comprendre le nouveau. Au lieu de crier *Casse-cou !* chaque fois qu'il fallait sortir des sentiers battus, il disait *Allez-y !*

Ce vieux sage autodidacte mariait de façon surprenante la tradition de l'héritage communiste avec la prescience du changement. De son expérience militante et de ses lectures encyclopédiques, il tirait la conclusion qu'il fallait une *nouvelle approche* du problème. Mettre le passé au service du nouveau était sa préoccupation.

Par beaucoup d'aspects, il était en avance sur son temps, il a joint les qualités et la perspicacité des ouvriers et des paysans et il s'est lui-même plongé dans une abondante lecture lorsque la maladie l'a réduit à l'inactivité, à l'âge de 55 ans.

C'était un lutteur dans tous les sens du terme. En même temps, il était ouvert à toutes les tendances nouvelles de son époque, il les précédait parfois. C'est la combinaison de son tempérament de combattant et de sa profondeur d'esprit autodidacte qui a produit une oeuvre touffue, originale, déconcertante.

Sa pensée ne vise pas à clore une réflexion, mais au contraire, elle incite chacun de nous à revoir ses conceptions figées. Il suggère plus qu'il ne conclut. Et s'il choque parfois notre conformisme par des propos excessifs ou surprenants, c'est parce qu'il a remarqué que quelque chose nous échappait et il veut simplement, modestement, attirer notre attention. C'était un homme très sensible.

Son oeuvre n'est accessible que sous forme d'extraits de lettres¹ ou d'études, car comme il l'a écrit lui-même, *J'ai tellement de choses à dire que quand je commence, tout [veut] venir en même temps*. Même les extraits sont traversés par des idées qui se chevauchent !

Le choix des extraits est inévitablement arbitraire. On trouvera des traces des principaux sujets qui l'intéressaient et des traces de pensées susceptibles d'éclairer des problèmes actuels. On ne trouvera donc pas un reflet quantitatif de ce qu'il a écrit (par exemple, s'il revient très souvent sur un même sujet avec la même tournure d'esprit, on ne lira qu'un seul extrait ou deux au maximum).

Il est certain qu'une part de son originalité n'est pas encore perceptible actuellement, que ce soit à cause des limites de notre époque ou... des nôtres; peut-être qu'un jour, il faudra reprendre la lecture de son oeuvre totale.

Comme Albert parle très peu de lui-même, il a été nécessaire de faire appel à ses proches pour recueillir des souvenirs. Son épouse Éva était naturellement la mieux placée et comme elle logeait chez sa fille Nelly et son beau-fils André, ceux-ci ont également participé à faire revivre Albert. Son vieil ami Jean Derkenne, ancien résistant

¹ Les lettres sont généralement adressées à Jean Derkenne, ancien résistant et militant communiste, ou à des amis, vieux cadres communistes, comme Henri Glineur. En 1976, il rejoint des jeunes maoïstes et leur adresse également du courrier (Joseph, Luce, les "Jeunes"...). Parfois, il s'agit d'articles pour des journaux agricoles et communistes ou d'études sur l'un ou l'autre sujet qui lui tient à cœur. (MN)

et militant communiste de toujours, a également apporté sa contribution. Enfin, un voisin, fermier à l'époque, Edouard Pagnouille, a aussi été interrogé.

Le choix de cette édition² est plus limité, presque tout ce qui a trait à ses réflexions sur le marxisme et les partis communistes a été délaissé, car aujourd'hui qui s'y intéresse, qui connaît la phraséologie de cette époque ?

N'oubliez pas de jeter un coup d'œil sur la date, elle est souvent surprenante.

Si le personnage vous intrigue, plongez dans son étonnante biographie au dernier chapitre.

C'est Albert Maquet qui a orthographié, en wallon liégeois, les expressions en wallon.

Michel NEJSZATEN

² Une première édition date de 1988. (MN)

Une société menant à la ruine

Un sombre avenir

Chez nous, c'est le totalitarisme vers la misère, la ruine, toujours moins de *richesses vraies*, car tout ce qui fait la *richesse* à notre époque n'est en fait que de la ferblanterie qui doit être remplacée à tout moment, soit qu'elle est détraquée ou dépassée; mais les vraies richesses sont les régions agricoles et industrielles prospères qui sont en train de disparaître. Où veut-on en venir ? Croit-on nous transplanter de pays au fur et à mesure des besoins des grands financiers?

13.12.1959

Le déclin est au centre de ses recherches.

La Tribune mondiale est le rassemblement des pays pauvres contre les pays qui se disent riches et qui sont en réalité aussi pauvres que les pauvres³; parce que dans les pays dits riches, il y a de plus en plus de pauvreté pour les peuples. De grandes régions qui étaient prospères il y a un siècle et même cinquante ans deviennent de grands déserts économiques et les habitants de ces régions sont obligés de faire de grands déplacements en train quand il existe encore; car de nombreuses régions qui étaient reliées par chemins de fer nationaux et vicinaux retournent à leur sous-développement primitif. Les ouvriers sont endettés pour pouvoir se payer des automobiles individuelles pour se rendre à leur travail, parfois 50-60 kilomètres aller et retour par jour. Il y a des autobus privés sous le contrôle des Pouvoirs Publics, mais les horaires sont imposés par des fonctionnaires qui ne s'en servent pas. Très peu d'ouvriers peuvent s'en servir, cela fait marcher le commerce capitaliste de production d'autos et surtout cela soutient les sociétés anglo-américaines pour les carburants. Les gouvernements prélèvent des impôts exorbitants, ce qui revient à *manger le salaire*. L'agriculture est ruinée pour que les sociétés immobilières puissent se saisir de la terre, laquelle est souvent le fruit du labeur de nombreuses générations qui étaient parvenues au prix de nombreuses privations à en acquérir un peu. Et le tout rentre dans la caisse des monopoles.

13.12.1959

Les centrales nucléaires lui apparaissent comme le symbole de la politique des possédants.

Il faut apparaître aux yeux de ces masses travailleuses comme des bâtisseurs et non comme des accusés démolisseurs. Les classes possédantes pratiquent comme elles l'ont fait dans tous les pays, la politique de la *Terre brûlée*: centrale nucléaire. Quand le pays sera invivable, ils iront, eux, les affameurs, vivre dans des Îles avec leurs poules et leur suite; périsse le monde, mais surtout garder le fric. Les *deux cents familles* s'approprient les richesses du monde.

29.04.1976

Ses prévisions sur l'avenir du capitalisme sont pertinentes.

Dans quelques années, il n'y aura plus de classe ouvrière, mais bien l'automation, les petits paysans, ainsi qu'une partie du prolétariat seront rejetés dans une sorte de Lumpenprolétariat. Ceux qui *travailleront* encore seront des cadres de la nouvelle petite bourgeoisie qui existe déjà en fait. Regardons les ouvriers des Services Publics, ils sont plus arrogants envers les usagers que ne l'est n'importe quel grand bourgeois.

(Lettre à Jean Derkenne)

03.1970

³ Tribune mondiale: ONU. (M.N.)

[Le chômage] est le bât qui blesse le capitalisme et de cette tare, il ne saurait s'en débarrasser encore moins maintenant que jamais. L'automation se développe plus vite dans les pays avancés que dans les autres et les gens veulent manger et vivre. Il y a de graves problèmes à résoudre *dans chaque foyer*. Pas un seul n'y échappe (à la campagne, les gens se confient mieux les uns aux autres que dans les villes): regarde les figures des gens, elles sont toutes porteuses de soucis.

(Lettre à Jean Derkenne)

11.1972

"Le mode de vie américain"

[II] y aura une "aristocratie ouvrière", phénomène qui n'existait que dans les pays exploitant des peuples coloniaux et, dans notre pays, une grande partie de la population est sous-développée; alors, la classe ouvrière pourrira par la tête et la pourriture s'étendra à tout le corps. Car l'histoire nous enseigne que les peuples qui vivent dans une trop grande facilité tombent dans la décadence et sont mûrs pour l'esclavage.

(Carnet n°1, p. 9)

26.11.1958

Très tôt, il appréhende "l'embourgeoisement" des classes populaires, même s'il se focalise ici quelque peu sur la question du nombre d'enfants par famille.

Un aspect du développement du capitalisme en Angleterre, en Belgique et en France: contrairement à ce que Karl Marx avait prévu, la bourgeoisie n'a pas créé *ses propres fossoyeurs*, le prolétariat. Marx a été vaincu par Malthus qui a transformé les prolétaires en petits bourgeois, égoïstes et pédants. Se pourrait-il que des gens qui n'ont que peu ou pas d'enfants fassent des sacrifices, parfois de leur vie et de leurs biens, pour améliorer le sort des autres (à part quelques exceptions, ce qui est d'ailleurs le cas); mais ce n'est pas avec quelques exceptions que l'on conduit les peuples à la bataille contre l'ordre ancien. Par le fait que les socialistes et communistes ont commencé à ne plus vouloir qu'un ou deux enfants et d'en faire quelque chose de plus que les ouvriers, les parents ont commencé à accepter la politique du moindre mal, à abandonner la lutte de classe qui comporte beaucoup de sacrifices; en fait, ils n'en ont fait la plupart du temps que de faux intellectuels, des gratte-papiers, des employés, des agents des services publics, fonctionnaires (ayant des avantages à l'achat de diverses marchandises). Ceux-ci ont toujours été en arrière sur les ouvriers concernant les revendications.

(Carnet n°2)

23.06.1959

Le mode de vie moderne, qu'il appelle "le mode de vie américain" n'échappe pas à ses sarcasmes.

Le mode de vie américain a triomphé avec tout ce que cela comporte de souffrances actuellement pour les peuples. Trop de gens chez nous croyaient et croient encore que pour eux le socialisme est réalisé, parce qu'ils ont obtenu la *sécurité sociale* et qu'ils vivent dans une société d'*abondance*. Au lieu d'assister à des lendemains qui chantent, nous assistons à des lendemains qui déchantent; les pays développés *avancés* sont en train d'entrer dans le sous-développement et les peuples tombent de plus en plus sous la domination de la haute finance cosmopolite, la situation internationale n'est pas si favorable que l'on pourrait le croire.

(Lettre à Jean Derkenne)

10.1967

[L'] amélioration du sort de la classe ouvrière l'amène à un esprit petit-bourgeois, elle croit en une providence attachée à son sort et lui permettant de se payer des voitures, motocyclettes,

TSF, TV, un certain confort. Chez elle, il subsiste alors un bourrage de crâne de chaque instant, par les sports, tout est réglé pour empêcher de réfléchir et de se rendre aux réunions pour défendre ses droits, la paresse s'installe chez elle en dehors du lieu de travail, sa mentalité devient individualiste.

(Carnet n°1, p. 11)

26.11.1958

Pour expliquer l'échec des pays dits socialistes il fait un parallèle avec les pays capitalistes.

Les buts de la révolution russe furent *rattraper et dépasser* les pays capitalistes dans le bien-être de la population. Ce fut le prélude à la *compétition pacifique* qui amena la collaboration de classe avec les puissances financières mondiales. Les cadres furent choisis en fonction de leur capacité technique (non idéologique, la mentalité petite-bourgeoise remplaça la mentalité prolétarienne). Par le canal du parti, il suffit pour être cadre d'avoir des capacités techniques et d'être accepté par le parti. L'instruction donne souvent une grande facilité d'élocution, le résultat [donne] des éléments à mentalité petite-bourgeoise (égoïsme) et non prolétarienne. Cette mentalité alla toujours plus en s'accroissant dans la bureaucratie qui au début était bonne parce que c'était des éléments prolétariens. Mais quand les jeunes sortirent des écoles, leur mentalité fut mauvaise (il en va de même chez nous avec tous ces jeunes écoliers qui n'ont jamais travaillé, ils se prennent pour le nombril du monde et ne sont que des chercheurs de place). Manque d'activité directe dans le travail manuel [...] [et] de plus en plus tendance à se séparer et à *bien vivre* au détriment des travailleurs [...]. L'industrialisation se fit de même sur une base *gigantesque*, la cause en est l'immensité du pays, les grandes plaines agricoles qui permirent l'utilisation de puissantes machines agricoles. Cela fit que l'industrie se développa plus rapidement que l'agriculture et c'est le développement industriel qui permet d'atteindre également la fabrication de produits de consommation, *y compris les superflus*. Or, c'est justement le superflu qui amène la mentalité petite-bourgeoise et développe l'égoïsme; on veut *péter plus haut que son voisin* et de là essayer de vivre à ses dépens, il n'y a qu'un pas [...].

(Lettre à Jean Derkenne: "Les causes de la dégénérescence des partis communistes")

06.1972

Pollution et société

Sa dénonciation de la "politique de la terre brûlée" s'étend à celle de la "mer brûlée" et de la pollution.

La sainte bible nous avait recommandé *au départ*: *Croissez et multipliez, remplissez la terre!* Et comme nous nous y sommes mis avec trop d'ardeur en amour, comme dit bien mon ami Paul VI, notre pape bien-aimé, célibataire de son état, on fait périr la Nature vivante, plantes, poissons, animaux domestiques et autres et tout et tout. La vie sur terre, dans les mers, enfin tout ce qui permet aux humains de croître et de se multiplier va disparaître. Et cela au profit de la seule catégorie de gens, les *Adorateurs du veau d'or*, qui nous recommandent depuis deux mille ans de *nous détacher des biens de la terre*. Ce que tous les travailleurs ont toujours fait, et pour cause, on leur a accordé des allocations familiales pour que nos épouses résistent moins à nos sollicitations d'amour. Mais à 14 ans, bernique, tu dois gagner ton pain à la sueur de ton front et pas moyen ! Il serait bien temps que le miracle de la multiplication des pains se reproduise, car les poissons des côtes européennes (et non américaines) sont en train de mourir en absorbant un poison et ils contamineront tout ce qui est vivant sur terre. *Peuple, guéris-toi des individus!* (K.Marx)

(2^e Article: "La politique de la terre brûlée")

23.03.1978

L'industrie ne doit plus travailler pour des bénéfices, mais être mise au service des Humains sur terre ! Les bénéfices !!! capitalistes se muent de nos jours en la destruction de la vie sur terre, animaux, humains, végétaux, etc. Les hommes sont des animaux non encore arrivés à la transformation finale de leur animalité.

De nos jours, ce sont quelques familles qui contrôlent les banques, surtout celles de l'État, elles sont dégénérées par l'appropriation des richesses à leur seul profit; leur moyen est l'industrialisation dégénérée comme eux et poussée à l'extrême pour parfois ne produire que des objets (gadgets) inutiles à l'homme et polluants, indestructibles par la Nature. Celle-ci est bonne mère et nourrit les hommes; l'industrie, elle, est en train de détruire tout, les humains, les animaux, les plantes, enfin tout ce qui est vivant sur la surface du globe. La terre deviendra un astre mort, cette fois-ci ces gens chrétiens qui se disent humains pourront dire: je suis plus fort que Dieu puisque j'ai détruit ce que, paraît-il, il avait mis sept jours à créer [...].

("Capitalisme ou socialisme")

(non daté, 1976-1978)

Alors qu'il a fallu attendre la fin des années 70 - début 80 pour qu'une petite partie de la gauche commence à s'inquiéter de la pollution, Albert était déjà à pied d'oeuvre dans les années 50. Par la suite, dans les années 70, il fera de l'écologie un cheval de bataille.

Monsieur le Directeur,

En ouvrant votre *Ligueur* du 18 avril publiant une grande réclame en première page en faveur de la margarine, je suis écoeuré de voir qu'un soi-disant Journal défendant les familles nombreuses fasse une chose pareille. C'est honteux de votre part. En tant que producteur de beurre, je proteste avec énergie contre votre manière d'agir. J'ai huit enfants, je n'ai pas eu facile tous les jours, mais pour manger la margarine, ils n'en ont jamais mangé, j'aimerais mieux leur voir manger leur pain sec que de leur voir absorber cette saleté. Pour accepter d'insérer de telles réclames payées dans votre journal, il faut que celui-ci soit créé dans le but de vendre du papier pour faire des bénéfices sans quoi vous ne risqueriez pas d'encourir de telles responsabilités et de risquer de donner le cancer aux familles les plus nombreuses de Belgique, parce que la margarine provoque le cancer. Si vous lisiez les journaux avant d'imprimer le vôtre et d'accepter de telles choses pour quelques francs, vous auriez lu l'article du Professeur Heiding, président de la ligue anticancéreuse, qui stipulait très bien que la margarine contenait des produits cancéreux et il disait que celui qui n'avait pas les moyens de manger du beurre, qu'il en achète dans les possibilités de ses moyens et même qu'il en consomme le minimum qui lui est permis; mais ne pas toucher à la margarine.

Ne savez-vous pas que les familles nombreuses se rencontrent dans la plupart des cas chez les cultivateurs et que les marchands de margarine n'ont qu'un impératif: faire coûte que coûte le plus d'argent possible pour accumuler des milliards de francs en plus sur des grosses fortunes constituées par toutes sortes de moyens; s'ils étaient connus par des simples gens qui ont toujours fait les frais au détriment de leur vie et de leur santé, de tels trafiquants passeraient de laids quarts d'heure [...].

(Lettre au *Ligueur*, copie au *Sillon belge*)

27.04.1958

J'ai parlé un peu avec un directeur d'usine qui fabrique de la margarine et je lui ai demandé si sa marchandise se vendait bien, il m'a répondu: *Énormément, mais c'est aussi très excellent pour la santé*, me dit-il. Je lui ai alors demandé s'il en utilisait dans son ménage, il m'a répondu que non, qu'il n'utilisait que du beurre, et devant mon ahurissement, il m'a dit que c'était seulement pour le goût.

(Carnet n°3, p. 53, Lettre au *Sillon*: "Les agriculteurs et le Congo")

25.07.1960

Beaucoup de gens et leur famille sont mal à l'aise, ils voient qu'ils vont périr avec leur famille, empoisonnés par la destruction brutale et continue de la nature, air vicié, oiseaux disparus, empoisonnement des rivières, etc., etc. C'est la guerre atomique en douce, quoi. Que livre l'industrie des Monopoles ? Les Ricains ont exporté leurs industries de mort chez nous avec notre argent. Beaucoup de gens qui ne s'intéressaient pas à la politique sont troublés et y viendront malgré eux; c'est pour cela qu'il ne faut pas que l'on brandisse si souvent les armes inutilement⁴.

(Lettre à Glineur)

08.1971

Une dissertation écologique sur la destruction des étourneaux, la plantation d'épicéas, la désertification et les moteurs à essence.

La chemise blanche et la cravate sont cause du déshonneur du travail manuel (orgueil), il faudra pourtant bien, si l'on veut survivre, retourner à la terre.

On a interdit la tenderie qui consiste à attraper les oiseaux chanteurs qui, engagés, égayent les gens des villes dans leur solitude et leur permettent de retrouver un peu de cette nature si utile. On a, paraît-il, tué à la dynamite 80.000 étourneaux d'un seul coup comme les voleurs pendant leur sommeil. Nobel s'est enrichi en monopolisant l'industrie des explosifs et, pour avoir bonne conscience malgré les millions de gens tués par son industrie dans les guerres, a laissé le *Prix Nobel* (cela n'est pas noble) qui est décerné pour cause d'environnement. Je propose que *Les Savantissimes* qui ont tué les étourneaux aient ce prix comme récompense. Les ignorants, en détruisant ainsi les sansonnets, n'ont fait que les multiplier à terme. Ces oiseaux volent en bande pour échapper aux prédateurs et sauver l'espèce; si les prédateurs foncent dans la volée et en attrapent pour sauver leur propre espèce, les étourneaux s'égaillent et sauvent aussi la leur. Avec 80.000 étourneaux, combien de rapaces auraient pu se nourrir et se multiplier ? Une loi naturelle veut que les espèces se développent, y compris les humains, ou disparaissent selon la nourriture à leur disposition. Ce ne sont pas les étourneaux qui ont été tués, mais leurs prédateurs à venir et présents. Bon point pour l'environnement !

D'autre part, la ruine et l'élimination depuis un siècle dans notre pays au seul profit de l'industrie (j'y viendrai plus loin) ont fait que l'exode rural a précipité de nombreux agriculteurs vers les villes pour subsister. Mais comme la propriété privée agricole est quand même là, dans les terres agricoles furent plantés des arbres de la même espèce, l'épicéa, qui procurent des rentrées d'argent comme sapin de Noël et par éclaircie des bois de mines qui se vendaient bien. Les charbonnages sont fermés et cette rentrée de revenu a presque disparu. L'on assiste en Ardenne à ce paradoxe que des sapinières se trouvent près du village et des terres de culture très éloignées. La sapinière d'épicéa couvre tout le sol jusqu'à la terre, les aiguilles qui tombent suffoquent toute végétation; et aucune couverture du sol en herbe [ne pousse]. C'est *Rasibus* ! Dans les bois feuillus, il y a de petits gibiers, lapins, lièvres, faisans, de petits rongeurs et autres espèces dont les renards; ces prédateurs se nourrissent et sauvent leur espèce. Maintenant les poules des agriculteurs sont renfermées avec du treillis métallique et les renards crèvent de faim et attrapent la rage, autre palmarès de l'industrialisation imbécile.

La rage provient de leur affaiblissement (on a crié victoire au siècle dernier d'avoir tué le dernier loup, ce prédateur du renard) [...].

Si l'on veut rétablir l'équilibre de la nature, il faudra arracher une partie des sapinières d'épicéa et replanter des feuillus qui eux laissent le sol se couvrir d'herbes et nourrissent toute une faune d'animaux utiles à l'équilibre de la nature [...]. Il faut que les peuples prennent eux-mêmes en main leur destinée, sans quoi les financiers détruiront tout sauf leurs bijoux, champagne, cigares, courtisanes, etc., etc.

23.03.1978

⁴ Allusion à certains groupes communistes qui mettent en avant la nécessité de la lutte armée pour changer la société. Voir aussi le chapitre "Critique d'une gauche sclérosée". (MN)

L'évolution de l'agriculture

Une lettre au Ministre, polie dans la forme, ne peut cacher la révolte d'Albert devant le sort des paysans et les prétextes avancés pour les abandonner. Remarquons que dès 1958, la pollution moderne est mise en cause, ainsi que "l'hygiénisme" qui fait encore des ravages parmi les petits producteurs et artisans.

Monsieur le Ministre,

J'ai écrit quelques jours avant Pâques à Monsieur Grustin, Inspecteur Vétérinaire à Marche, concernant une réinfection de mon étable de la tuberculose bovine, après deux années de tranquillité. Je lui demandais dans ma lettre pour faire une contre-épreuve à la tuberculine par un autre vétérinaire ou en cas d'abattage des bêtes d'être remboursé à la valeur réelle de celles-ci. Je lui ai téléphoné hier, il m'a dit qu'il vous avait transmis ma lettre, mais qu'il n'avait pas encore de nouvelles de votre part. Chacun n'a-t-il pas des obligations formelles dans cette lutte? On n'a jamais vu une législation aussi absurde et inconstitutionnelle que cette loi. La tuberculose humaine pouvant être un fléau national, la lutte contre ce fléau doit être une lutte nationale. Nul n'a le droit d'obliger une partie de la population à faire tous les frais de la lutte; quand il y a un danger national, l'État mobilise toute la nation et chacun bande ses forces pour repousser ce danger. Je ne comprends pas pourquoi le Ministère de la Prévoyance Sociale, celui de la Santé Publique, l'O.N.S.S.⁵, les Mutualités qui sont les bénéficiaires pécuniaires en premier chef du résultat de cette lutte n'interviennent pas financièrement [...].

La pression monte dans les campagnes, chacun cherche la voie pour se défendre; quand celle-ci sera trouvée, on risque de voir une belle flambée et beaucoup de gens peuvent se retrouver assis entre deux chaises. Les bêtes sont toujours dans les étables et meuglent nuit et jour, il n'y a plus rien dans les fenils [...], dans les prairies, il neigeait encore hier. L'argent ne rentre plus, les bêtes s'épuisent et il leur faudra beaucoup de temps après la mise en pâture avant de se ravoir. Si c'est cela qu'on appelle la Belgique Joyeuse, elle l'est peut-être pour certains, mais pour les paysans elle est bien triste la Belgique. [...]

Encore une fois, Monsieur le Ministre, je vous demanderai d'intervenir au Gouvernement avec les arguments signalés plus haut et de nous indemniser complètement du tort qui nous est causé au nom d'une hygiène qu'on ne veut respecter qu'à sens unique. Exemple, les nocivités de l'atmosphère, gaz, fumée, poussières, eau polluée plus le bouquet final les radiations atomiques qu'aucun Gouvernement ne veut supprimer.

J'ose espérer, Monsieur le Ministre, que vous comprendrez la nécessité de faire rapidement quelque chose en ce sens en nous aidant à continuer cette lutte dont nous ne pouvons pas être victimes nous-mêmes. Les élections sont proches.

[Brouillon de lettre, sans doute]

19.04.1958

Sous la féodalité, les paysans vivaient sous le servage; actuellement l'agriculture est la serve de la nouvelle féodalité industrielle, avec la différence que sous la féodalité, les paysans payaient la dîme et maintenant c'est la dîme qui vous reste. Dans la maison que j'habite, on avait tué un cochon, il était découpé et sur la table quand tout à coup l'on vient dire que les collecteurs de la dîme étaient dans le village; un membre de la famille ne perdant pas son sang-froid, étendit un linceul sur le cochon, mit un chandelier allumé aux deux côtés de la table, un plateau avec de l'eau bénite et une branche de buis au pied du mort et la famille se mit à prier tout autour du

⁵ Prévoyance sociale: Affaires sociales; ONSS: INAMI actuellement. (M.N.)

défunt. Prièrent-ils de bon coeur ? Sûrement et avec ferveur pour que le stratagème réussisse; [...] les collecteurs ont entrouvert la porte et quand ils virent la douleur de la famille, ils firent demi-tour sans plus. Mais actuellement, il n'est plus possible d'échapper, le fisc ne s'occupe même pas si l'on a tué un cochon, l'on est taxé sur les bénéfices même si ceux-ci sont inexistantes, puisque la taxation est forfaitaire à l'ha. Si vous êtes dans le malheur pour des pertes de cheptel ou de récolte, il faut payer quand même l'impôt.

(Lettre au *Sillon belge*, Cahier n°3, p. 11)

08.01.1960

Lui, l'ouvrier-paysan, n'oublia jamais la propriété terrienne.

L'on croit couramment que le féodalisme n'existe plus parce que les bases de son développement n'existent plus. La grande propriété foncière et les anciennes familles nobles de chez nous ont toutes gardé leurs propriétés, elles se sont en même temps infiltrées par les S.A. [sociétés anonymes] dans les banques et l'industrie et ont recréé une féodalité financière et foncière. La reconstitution de la propriété foncière [s'est faite] par la ruine des petits paysans que le plan Mansholt élimine par millions en quelques années au profit de l'*Europe de Charlemagne*, chose que les M.L. [marxistes-léninistes] ne veulent pas voir parce qu'ils ne sont plus que *des Don Quichotte de la révolution*; ils se battent contre des moulins à vent. De vrais M.L. essaieraient au moins de comprendre quelles sont les forces qui réellement empêchent depuis des millénaires l'humanité de progresser.

(Lettre à Jean Derkenne)

22.01.1971

La disparition de la paysannerie l'effraie... au point qu'il nous rappelle la bataille de Stalingrad.

D'autre part, il n'y aura bientôt plus de paysans [...]; d'ailleurs les produits agricoles nécessaires viendront des U.S.A. et les monopoles de l'industrie alimentaire ne veulent que cela, éliminer leurs petits concurrents (les paysans) et détruire du même coup l'allié naturel de la classe ouvrière; ce sera coup double et quand la classe ouvrière qui disparaît également n'aura plus d'alliés, il ne restera que des esclaves affaiblis des deux côtés.

(Lettre à Henri Glineur)

10.02.1965

Les anciens pays agricoles civilisés vont retourner à l'état de désert comme certains pays sous-développés actuels *civilisés* ?! par l'homme blanc qui se dit du *monde libre*. On fait des déserts en détruisant les forêts. Ceci mériterait d'être développé plus largement. Mais si les paysans ne veulent pas faire de politique, ils seront pour finir réduits à l'esclavage, la grande propriété foncière est en train de se reconstituer par le remembrement. Plus grandes seront les fermes, moins il y aura de cultivateurs pour défendre la terre et quand on n'est pas en nombre, on ne fait pas le poids pour défendre la terre. Et cela, *c'est une politique* qui dure depuis des milliers d'années.

(Lettre à Dubuisson)

06.1973

Certes, en Belgique, la paysannerie ne représente pas tellement au point de vue révolutionnaire, mais il ne faut pas oublier que c'est toute l'agriculture européenne qui est dans le même sac et que dans une guerre (et la révolution en est une), ce n'est jamais tout le front entier qui s'effondre au début mais un secteur. Rappelons-nous Stalingrad, et le front tout entier y a passé jusqu'à la victoire finale. La bourgeoisie a voulu faire l'Europe, elle a détruit toutes les anciennes structures.

(Lettre à Jean Derkenne)

1970

L'agriculture intensive

Dès le début de la mécanisation, il s'inquiète des conséquences pour les petits paysans.

La lutte des classes va s'approfondir au village, la grosse motorisation a fait son apparition en Belgique; ces grosses machines exigent de grandes étendues de terre pour être rentables. Les gros paysans, aidés par le gouvernement, vont accentuer la ruine des petits cultivateurs pour racheter leurs terres à vil prix, et ainsi ils obtiendront *l'espace vital* nécessaire à la grosse motorisation. Et si nous n'y prenons garde, il ne faudra pas bien longtemps pour arriver à ce résultat car nous ne possédons pas de réserves; ce n'est pas un effet du hasard si les dirigeants des grandes organisations agricoles (qui ne sont que les représentants de gros fermiers) ont été d'accord pour accepter le barème fiscal monstrueux où nous voyons les fermiers de moins de 5 ha taxés 20 fois plus que les grosses fermes.

(Rapport au C.F. du PCB⁶ du Nord-Luxembourg)

03.04.1949

Le crédit, le fisc, le revenu cadastral, la mécanisation à outrance sont autant de cibles de ses critiques.

[Nous] ne pouvons plus reculer, le gouffre béant de la mort économique est ouvert derrière nous, et si nous n'avançons pas pour nous en éloigner, nous tomberons dedans les uns après les autres. Comment est-il possible que, dans une Belgique qui se prétend sociale et libérale (et qui est gouvernée tour à tour par les trois partis nationaux), il y ait une masse aussi énorme de citoyens qui restent en réalité des serfs médiévaux, car notre sort est le même avec la différence que ceux-ci, quand ils étaient trop malheureux, pouvaient prendre la fuite; alors que nous, nous sommes rivés à la terre par les chaînes du crédit à long et à court terme. Le crédit qui devrait nous libérer ne sert en réalité qu'à mieux nous attacher à notre misérable sort, le gouvernement ne cherche qu'à sauver l'industrie par toutes sortes de subsides. [Comme] il serait trop révoltant de subsidier l'industrie de l'acier, par exemple, qui doit faire des affaires d'or, et bien c'est facile, il verse des subsides aux agriculteurs pour qu'ils achètent des engrais, des machines, réaménagent les bâtiments, etc. et le tour est joué. Les subsides passent dans les mains des cultivateurs qui augmentent leur productivité, ce qui fait baisser d'autant les prix agricoles, l'index est bloqué, les salaires restent bas; donc double bénéfique pour tous ces Messieurs et que reste-t-il au cultivateur ? Encore plus de travail pour semer et récolter, mais quand on a remboursé les crédits et avancé de l'argent pour pouvoir toucher certains subsides, il ne nous reste rien dans les mains, l'argent n'a fait que passer.

(Lettre au *Sillon belge*, Cahier n°2)

23.11.1959

Et toujours la conviction que c'est l'homme lui-même qui est visé.

Le seul mot d'ordre qui était réellement valable pour tous était *La rentabilité de la terre à la production* et j'avais raison, l'avenir l'a confirmé. La situation de la paysannerie actuelle n'est pas assurée dans la possession de la terre, tous les paysans en ont, mais bien dans une question de rentabilité donc de salaire. Ce que la grande presse désigne par produits agricoles ne sont que les produits agricoles raflés pour un morceau de pain par les laiteries et autres industries, transformés par l'adjonction de produits chimiques et livrés à des prix astronomiques aux consommateurs. Sait-on que le litre de lait est payé au producteur de la ferme entre 3 F et des centimes à 4 F et des centimes, et rapporte à l'industrie du lait qui est revendu en pièces détachées dans les 20 à 25 F. Le beurre, c'est de même ! Les pommes de terre ont été achetées

⁶ C.F. du PCB: comité fédéral du Parti communiste de Belgique. (MN)

aux producteurs à moins de 1 F le kilo et revendues pour les provisions en gros les 6 F, et l'on crie haro sur le baudet de paysan. Ne serait-ce déjà que pour défendre les ouvriers en tant que consommateurs, [un] vrai parti révolutionnaire devrait défendre les paysans. Le parti doit se dresser contre la mainmise des monopoles sur les produits agricoles qui sont transformés par l'industrie alimentaire et remplis de produits chimiques, il faut faire obstacle à cette destruction physique et économique des gens. Nous sommes, paraît-il, dans l'année de défense de la nature? Des princes se sont même réunis à Strasbourg pour cela. Si l'on veut réellement défendre la nature, il faut avant tout défendre les humains qui eux aussi font partie de la nature. Mais on aura un peu amusé les gens pour détourner leur attention de la destruction réelle des humains par tous les monopoles réunis. L'on est en train de faire replanter des arbres gratuitement par les enfants des écoles, la commune d'Esneux veut en replanter un million, et placer quelques nichoirs dans les bois. Le fameux Mansholt, le Batave, vient avec son plan de supprimer en Europe cinq millions d'exploitations agricoles et replanter cinq millions d'ha de bonnes terres arables, ceci est-il la préfiguration de cela? Les communes sont en train de lui donner un fameux coup de main, il n'aura même pas besoin de déboursier pour faire ses plantations.

(Lettre à Jean Derkenne)

1970

Les médias

Monsieur le Directeur,

[...] À la TV, rares sont les spectacles qui méritent vraiment d'être vus. Serait-ce un symbole, mais le spectacle est plus intéressant quand ce sont des animaux qui sont représentés. D'autre part, [...] beaucoup de gens de votre personnel sont des tonneaux vides et ce sont ceux qui font le plus de bruit. Le panem et circenses [du pain et des jeux] n'a pas empêché l'empire romain de s'écrouler. Toutes les émissions sont basées sur la tendance actuelle de flatter les jeunes, mais avec les choses les plus basses, appât du gain, de l'argent facile, vous ne faites que de les dégoûter. Je vais prendre un exemple entre tous qui peut cependant prétendre à une valeur morale: *En famille* est une enfant malheureuse, mais pauvre; ce feuilleton prouve que celui qui n'a pas d'argent est l'opprobre de la société; de là à conclure qu'il faut s'en procurer *à tout prix*, sinon la vie pour les jeunes devient impossible.

[...] Parlons des informations. Vos *journalistes* lisent avec plus ou moins de gêne les digests qu'on leur a préparés. On a même assisté à ce spectacle du *généreux* Américain donnant la becquée de riz à des enfants vietnamiens, alors qu'ils sont là pour tuer les parents et les enfants eux-mêmes; mais pas un mot de vos *journalistes* pour flétrir ce pays qui *se croit grand* parce qu'il s'enfle et se fait enfler comme la grenouille. Vos services participent à cet *enflement*, mais nous avons eu, il n'y a pas si longtemps, nous aussi, notre Vietnam, et les *Américains* d'alors qui affamaient notre peuple en nous volant nos récoltes et notre force de travail avaient organisé le Secours d'Hiver qui fut baptisé par le peuple *Secours d'Hitler*, cela n'a pas empêché non plus tous ces gens-là de s'effondrer comme l'empire romain.

(Lettre au directeur de la RTB)

26.03.1966

Le téléphone

Je suis pensionné et invalide, habitant à l'écart. La province de Liège m'a payé le raccordement au téléphone. Je tiens à vous dire que je ne suis pas satisfait. [...] Le téléphone, lui, facture tous les deux mois les communications locales et interzonales sans justification, la facture est globale. Avant, le téléphone détaillait toutes les communications, on pouvait contrôler; maintenant, paie et tais-toi, c'est la démocratie en marche. J'ai reçu hier, dix jours après paiement, une deuxième facture à payer; j'ai demandé le bureau des réclamations et je leur ai dit: *Votre téléphone est illégal et anticonstitutionnel*. Il y a, paraît-il, des centaines de cas. Le

petit commerçant du village, qui a comme enseigne à sa fenêtre un hareng-saur pendu: quand le camion a approvisionné sa boutique et qu'il oublie, pour un court temps, de mettre ou échanger ses étiquettes sur un paquet d'allumettes ou de cigarettes, les gendarmes arrivent pour contrôler une étiquette manquante, c'est la contravention et l'amende. Le Monopole non multinational du téléphone, lui, parce qu'il a été américanisé peut empocher sans vergogne, c'est l'abonné qui doit se démerder sur une base irréaliste, il n'a aucun document pour prouver sa bonne foi, *paie*, dit sa bonne femme, sans quoi on va nous le couper... une chance, ce n'est pas là!!! sans quoi le mari serait châtré. Il y a ici un peu de la zwanze comme dirait mon ami bruxellois, je m'excuse, mais j'ai aussi besoin de temps en temps de me défouler, étant séquestré à domicile.

(Lettre ouverte au Conseil d'État)

1976

Les transports

L'on fait beaucoup de tapage sur la sécurité routière, quelle sollicitude envers la population ! Serait-ce dans le but d'alléger les frais des compagnies d'assurances ? Car cette sollicitude, on ne la retrouve pas envers le piéton [...] qui n'est pas assuré, lui; à son sujet, le code de la route est *pratiquement* criminel. Il suffit de circuler sur une route de banlieue le jour et encore plus la nuit: si vous respectez le code, vous serez vite mis à la poubelle.

(Lettre au Directeur de RTB)

26.03.1966

[Depuis] environ dix mille ans, cette roue de l'Histoire ne fait qu'osciller à cause de la propriété privée et des religions, et la société humaine au lieu d'avancer recule.

Certes, le char à boeuf n'existe plus chez nous, mais de nombreuses régions du monde ne le possèdent pas encore, les charges et les fardeaux sont toujours transportés à dos d'homme. Et chez nous, les transports sont-ils plus civilisés que les chars à boeuf ? Pour s'en convaincre, il suffit de parler avec n'importe quel transporteur, y compris en voiture, pour le transport ou pour le voyage des gens.

(Lettre à Jean Derkenne)

01.1970

Les sciences

Et vive la science. Les alchimistes du moyen-âge ont tenté vainement de faire de l'or, par la transmutation des métaux. Ils n'ont pas réussi, parce que pour faire de l'or, ce n'est pas des métaux qu'il faut, tout au moins, il en faut très peu, simplement un peu de plomb. Il faut avoir à sa disposition des hommes de couleur et des hommes blancs; avec les hommes de couleur, on utilise une presse qui écrase les hommes et les graines oléagineuses, et quand des hommes de couleur essaient d'échapper à la presse, on leur loge du plomb dans la peau.

Avec les hommes blancs, on ne se sert pas encore de plomb, mais l'on utilise une grosse pompe aspirante, qui aspire leur argent et tout ce qu'ils possèdent, y compris la santé; cette pompe aspire parfois si fortement qu'elle aspire les hommes eux-mêmes dans un fossé; dans celui-ci, il est écrit: maladie, misère, ruine. Tout ce qui sort de la presse et de la pompe est déversé dans de gros coffres qu'on appelle *forts*, parce qu'ils le sont vraiment. Tout ce système est chapeauté par une enseigne à néon où on lit très facilement: Unilever [grande multinationale de l'agro-alimentaire].

Tout ce qui est déversé dans les coffres est transformé (chimiquement par les alchimistes modernes) en lingots d'or qui sont alors poinçonnés. Car, à partir de ce stade, le commerce doit être fait honnêtement, il ne s'agit pas de vendre de la marchandise frelatée pour de la marchandise valant *le meilleur produit naturel*, parce que les lingots d'or ne se vendent qu'à

des gens fort riches et ceux-ci ne toléreraient pas qu'on leur vende de la mauvaise marchandise pour de la bonne.

(Lettre au *Sillon belge*, Cahier n°22)

09.12.59

La science et la civilisation se développant, ce furent Hiroshima et Nagasaki, les chrétiens américains *travaillaient à la chaîne* et d'une façon scientifique; mais eux aussi risquaient par les mêmes moyens de retourner près du Père – comme ils disent sur leurs mortuaires: ceux-là ne meurent pas, ils retournent vers une nouvelle vie après leur mort. Vinrent alors le Vietnam et toute l'Indochine: là, ce furent la haute technique et tous les moyens du bord, ces paysans qui travaillaient dans l'eau jusqu'aux genoux pour repiquer le riz pour nourrir toute la population étaient brûlés vifs au napalm, ce pétrole solidifié. Il n'y a pas à dire, mais les *Savants* ont quand même servi à quelque chose depuis l'Antiquité. Après ce mariage de l'eau et du feu, la Bannière étoilée, en dessous du bras des ambassadeurs, quitta le terrain, il n'y avait pas de quoi être fier en effet. Nous voyons donc que partout où les classes possédantes sont renversées ou risquent [de l'être], elles pratiquent chaque fois *la politique de la terre brûlée*.

(1^e Article: "La politique de la terre brûlée")

(non daté, 1976-1978)

Les médicaments

Albert s'inquiète très tôt de certains médicaments présentés comme "aidant à la libération des femmes". Il comprend, de manière prémonitoire, le risque que représentent des atteintes à la reproduction humaine. L'actualité a montré qu'il avait raison.

[On] dira que le pape, le chef le plus réactionnaire du monde, a pris position contre la pilule, etc., mais il faut tenir compte de ce que, dans les conditions actuelles de connaissance, elle peut très bien représenter un grave danger pour l'espèce humaine. Car si la biologie de la femme venait à se détraquer ou à se transformer, où irions-nous ? Il faut aussi tenir compte que dans toutes les déclarations papales, il y a toujours à boire et à manger pour tout le monde, et qu'aussi une déclaration n'a jamais rien arrêté [...].

(Lettre à Jean Derkenne)

08.1968

[Comme] les hommes n'ont jamais d'enfants, ce n'est pas eux qui risquent leur vie en prenant les pilules qui sont faites avec des plantes que des médecins font prendre aux femmes stériles pour qu'elles aient des enfants; ces pilules prises à forte dose détruisent les ovules chez la femme, mais on ne sait pas encore si les organes reproducteurs et tout le système nerveux de la femme ne sont pas atteints. De là, la vie des femmes est détruite ou détraquée; donc, faire l'amour dans de telles conditions, c'est faire la guerre à la femme et non la libérer, car celle-ci ne sera vraiment libre et ne pourra vraiment s'épanouir que dans une société socialiste [...].

03.1973

Le crédit

Dans le journal *Syndicats* [FGTB], je relève 32 annonces publicitaires dont 10 à paiement par mensualités. Que représentent pour les ouvriers les achats par mensualité ? Tout simplement l'endettement et l'accès à *bon marché* au mode de vie américain. Que représente ce mode de vie ? Tout simplement un moyen rapide de posséder les choses qu'on convoite, utiles et inutiles. Mais au détriment de quoi ? de la liberté humaine. Je parlais un jour avec un ouvrier et il disait que les ouvriers étaient pleins de dettes, qu'ils avaient toujours plus difficile de se mettre en grève à cause d'elles. Je lui ai répondu que c'est la faute aux syndicats qui faisaient tous de la publicité dans leurs journaux pour les achats à crédit. Autant leur dire: *Vendez votre droit d'aïnesse (votre liberté) et vous aurez la vie "luxueuse" du petit bourgeois*. Comme chacun est

impatient d'améliorer son sort et que c'est plus facile en achetant à crédit qu'en faisant grève, on se laisse prendre au piège.

[sans date]

L'habitat

Conclusion: ne lâchons pas la proie pour l'ombre [...]. Un bel exemple de l'enfer du salariat apparaît dans les campagnes; j'habite à 50 km de Liège et tout le long de la route, il y a de nouvelles maisons, les gens essaient d'échapper à la mort lente dans les villes, ont-ils fait fortune ? Non, tout au plus une petite pension; la preuve, c'est qu'ils bâtissent tous en *léger*, c'est coquet bien entendu, mais dans cent ans, qu'en restera-t-il ? Tandis que quand ce sont des gens riches qui bâtissent, ils le font en solide, la preuve: les châteaux, les grosses fermes, etc., qui sont encore bien en état malgré des centaines d'années d'existence.

(Carnet n°2)

13.12.1959

Préambule: L'homme étant un produit de la nature, il ne pourra jamais vivre s'il coupe le cordon ombilical qui le relie à celle-ci. La preuve en est les gens encaqués dans des immeubles trop compacts les uns sur les autres et trop rapprochés; il ne reste plus de place pour la nature. Les maladies mentales et l'idée de solitude rendent les gens mal à l'aise et les poussent à s'enfuir vers les campagnes ou la mer. La solitude leur pèse.

(Lettre à Deltour)

07.1974

Des alternatives

S'occuper des *nuisances*, sans dogmes comme le *Grand Soir*

La transition vers une nouvelle société prendra forme à l'intérieur du capitalisme. Albert rompt définitivement avec les vieux dogmes sur le "grand soir" préalable à toute réforme importante.

Tout en détruisant, il faut amener à pied d'oeuvre les matériaux qui serviront à reconstruire la nouvelle société; sans quoi, il est inutile de demander à un pauvre de se débarrasser de son vieux manteau s'il n'a pas ou ne voit pas par quoi il peut le remplacer. Il en va de même des sociétés, une nouvelle n'est possible que quand la vieille ne l'est plus.

(Lettre à *Clarté*)

24.11.1971

Le capitalisme détruit la vie, c'est ce qu'il a bien compris et le chemin qu'il préconise découle de cette constatation que peu de gens faisaient à l'époque (et encore aujourd'hui).

[Les] gens sur terre ont peur de mourir, eux et leurs enfants, c'est par là que nous devons atteindre le régime, faire l'unité du peuple non politiquement, faire le grand rassemblement pour la vie sur terre. Là, le capitalisme est coincé, son appât pour le profit l'empêchera toujours de lutter contre toutes les nuisances (trop coûteux pour lui). Il ne voit que le profit, péricule le monde, là est son talon d'Achille.

(Lettre à Cyrille)

1977 [?]

Il s'adresse aux gens du peuple.

Je voudrais aussi te dire un mot sur *Clarté* nouvelle formule, on s'occupe un peu *trop* de politique et pas assez de la vie des simples gens (certes, il faut mettre la politique au premier plan, mais justement la politique, c'est la vie des simples gens).

(Lettre à Jean Derkenne)

10.05.1968

Il n'était pas un innocent pacifiste...

Venons à Gandhi, qu'a-t-il fait pour l'Inde ? Il l'a conduite comme lui à la grève de la faim permanente. Qui va remédier et comment à cette situation ? [...]

Qu'est-ce que la vie ? Un engagement dans la violence ! Déjà avant la vie, le pénis viole le vagin que ce soit avec ou sans accord, il y a violence; et la vie qui en sortira ne sera que violence et engagement, engagement du pénis avant et de la vie après [...]. Après avoir vécu 9 mois emprisonné (violence) dans une poche d'eau salée, l'enfant s'engagera à nouveau dans le vagin et n'en sortira que par la violence. Violence dès avant et violence pour venir à l'air libre, donc on peut conclure que la vie elle-même n'est que violence. Dès sa naissance, l'enfant ne sera entouré que de violence jusqu'à sa mort qui n'est non plus que violence. Apprentissage de la vie, marche, école, travail, etc., etc., on doit se faire violence à soi-même, sinon... Personnellement, je ne suis pas un violent, mais toute ma vie, j'ai constaté que c'est par la violence sous toutes ses formes - c'est principalement le travail qui violente l'individu - que l'on obtient le morceau de pain nécessaire à la vie.

[Pas de référence]

Écologie et révolution

Il relie la lutte contre la pollution à la lutte contre la vie "moderne" et appelle très tôt à créer des organisations s'occupant de l'environnement.

[Le parti] devrait créer des organisations annexes comme pendant la guerre. Je cite: une ligue contre les augmentations du coût de la vie, une ligue pour la santé publique, contre la pollution de l'atmosphère, obliger le contrôle sur les transformations des denrées alimentaires par l'industrie, etc. Car il faut bien le constater, la santé s'en va, même à la campagne, malgré l'augmentation du nombre de médecins (ou peut-être à cause d'eux). L'on est en train d'empoisonner tout le monde pour faire de l'argent, il éclate assez de scandales de cette nature dans le monde.

(Réponse à la lettre de Burnelle, Carnet n°2)

21.11.1959

C'est dans les années 70 qu'il revient à la charge, en affinant sa pensée.

La société capitaliste est assaillie par tout le monde et sur tous ses aspects, la lutte contre la pollution obligera malgré tout à porter la main sur la propriété privée et les bénéfices qu'elle engendre. La contradiction principale capital-travail est passée au second plan, quoiqu'elle existe toujours et devient de plus en plus néfaste à toute la population travailleuse. La contradiction principale est la survie, les cadences infernales, la pollution. Tous les jours, on en parle aux audio-visuels d'État, c'est le profit capitaliste qui est la cause de tous les maux dont souffre la société dans *le monde libre*. C'est donc le droit de propriété qu'il [...] faut abolir et tout le monde rejoindra alors la révolution qui ne fera plus peur à personne puisque c'est elle qui sauvera l'humanité de sa destruction.

(Lettre à Jean Derkenne)

02.1973

Je suis en train d'essayer de mettre sur pied un mouvement *apolitique*, le mouvement Écologique d'Ourthe-Amblève pour réunir autour de cette organisation de masse des gens et leurs enfants, pêcheurs à la ligne, etc. Je vous avais déjà suggéré cette idée au mois de mai dernier, je n'ai jamais reçu de demande d'explications à ce sujet. Ce mouvement écologique d'Ourthe-Amblève lutterait contre toutes les nuisances respiratoires et alimentaires, sauverait l'agriculture chez nous. L'espèce humaine va disparaître de la surface du globe, c'est cela qui intéresse les gens, ils veulent vivre eux et leurs familles.

("Les élections")

23.03.1977

Jean Derkenne. À la mort de Mao, avec les événements de la Chine, il s'est laissé glisser vers l'écologie. Je suis persuadé qu'aux dernières élections, il a voté Écolo. Il pensait beaucoup au terroir, à la région, à toutes les rivières, il se demandait s'il ne fallait pas créer de petites centrales électriques, il cherchait à faire des études sur l'écologie.

Alternatives économiques

Ses propositions amorcent quelque chose de nouveau, il s'agit de réfléchir d'une autre manière.

Quand on bêche son jardin au printemps, on commence toujours par l'endroit où on veut semer les semences les plus hâtives et on achève alors le tout. La Wallonie en général est plus mûre et profitera plus tôt des forces de la nature. Cours d'eau, électricités et éoliennes sur les crêtes des vallées, des barrages où on cultiverait des poissons, volailles aquatiques, irrigation des cultures et prairies, il y a du travail chez nous pour toutes les classes de travailleurs,

chômeurs, paysans, ingénieurs, chercheurs scientifiques qui sont chômeurs avant l'âge de 40 ans.

1976

Le plan de sauvetage de la Wallonie doit commencer par l'exploitation de ses richesses, agricoles, minérales et industrielles. Si nous développons un tel plan, nous créons une agriculture basée en partie sur l'irrigation; avec une partie de l'eau des barrages, nous ferons de l'électricité (eau et vent, éolienne); en développant notre pays, nous régènerons l'industrie qui travaille les matières premières de notre sol et sous-sol; de là, nous rendons notre pays plus indépendant, nous luttons contre les mauvaises conditions climatiques, produisons dans nos barrages des poissons et sur eux des volailles aquatiques (oies et canards), donc nous récupérons le sol perdu par les barrages. Depuis des milliers d'années, les eaux douces coulent inutilement vers la mer alors que l'eau, ainsi que la terre, alliées avec le soleil sont les seules sources de vie sur terre.

(Lettre à Joseph)

05.1976

Revenons à nos centrales hydroélectriques qui sont notre sujet. Il y a en Wallonie de nombreuses vallées, ruisseaux et rivières. Nous pourrions les capter par des barrages, il y aurait du travail pour tous les chômeurs intellectuels et manuels; l'eau retenue alimenterait des petites et grandes centrales électriques; dans l'eau de ces barrages, on élèverait des poissons; sur le lac, des volailles aquatiques: canards, oies, etc., donc le terrain perdu par immersion serait récupéré pour la production des *Viandes* signalées plus haut. D'un autre côté, avec l'eau, en période de sécheresse, les terrains en aval de ces barrages pourraient être irrigués, les murs de soutènement pour aplanir les terrains pour cette irrigation seraient construits en moellons, les carrières de chez nous se rouvriraient, il faudrait du ballast pour faire le béton des barrages et autres ouvrages où la pierre est utilisée, du ciment et tout et tout.

("Les centrales électriques non polluantes")

[Pas de date]

Alléger le travail

La pénibilité du travail, l'aliénation due au travail sont rarement pris en compte par le mouvement écologique. Albert attribue au social sa juste place. La "libération du travail" n'est-elle pas une condition pour que les "simples gens" (ouvriers, agriculteurs...) puissent s'occuper de questions plus larges qui sont actuellement prises en charge par le "haut" (des autorités de tous poils jusqu'aux "permanents" des associations) ?

Lettre d'un vieux lutteur aux personnes interviewées par Marthe H.

Il y a un peu plus de cent ans, les ouvriers avaient le même sort que nous [les agriculteurs]; longue journée de travail et bas salaires: les mineurs de fond gagnaient 1,72 F par jour pour 12 à 14 h de travail en 1846; en 1859, une fileuse à un métier gagnait 8 à 10,05 F pour une semaine à 72 h. [...] [C'est ce] que les patrons répondaient aux ouvriers à l'embauche quand ceux-ci demandaient combien ils gagneraient de centimes à l'heure; mais à partir du moment où l'ouvrier a regardé en dehors de son travail et a fait de la politique, son sort n'a cessé de s'améliorer jusqu'à nos jours, et pour nous ce sera la même chose quand nous chercherons en dehors de nos heures de travail à valoriser celui-ci; c'est en travaillant moins dans nos fermes et un peu plus au dehors que nous améliorerons notre sort.

(Carnet n°2)

13.12.1959

Revenons aux ouvriers. Toute leur éducation, sauf pour une faible partie, fut une éducation religieuse de soumission; de là on passe facilement à la collaboration de classe, il suffit d'un peu de paternalisme de la part des patrons. Nous vivons en plein dans celui-ci; les patrons discutent avec les syndicats du sort et de la santé des ouvriers, les font crever par les cadences infernales, les bas salaires, les journées de travail plus longues qu'au siècle dernier tout en ayant la semaine de 45 heures, - l'on parle même de 40. Et tout cela avec des centimes en hausse de salaire parfois sans lutter, la productivité augmentant de plus en plus et les liens de travail se rétrécissant et s'écartant de plus en plus, la femme travaille pour joindre les deux bouts. Ce qui fait que l'ouvrier, au lieu d'avoir des loisirs, n'a plus que l'abrutissement, la fatigue, les maladies et accidents.

1970

Éva: Il faisait tout pour qu'on ne se fatigue pas: jeep, machines, appareils électriques, déjà pendant la guerre (fer à galette, four électrique...), frigo à Nessonvaux, congélateur quand il a été malade.

Pour faner, on coupait le foin sans le déplacer. Le lendemain, on le retournait. Le soir, on faisait des meulons. On prenait plusieurs jours et on ne se fatiguait pas. Certains fermiers se moquaient d'Albert, mais ils ont senti le foin et ils ont reconnu que c'était mieux. En fait, avec sa méthode, on allait plus vite.

André: Il avait chargé un char avec des sacs à chaux. À la pâture, il n'a pas voulu qu'on prenne les sacs. Il a attaché une planche à la roue et le sac dessus; la planche se relevait et le contenu du sac se déversait. On n'a pas dû les porter.

Éva: Dans l'étable, il a mis les vaches autrement que les autres fermiers et il voulait les vaches et les veaux à part. Le foin arrivait par le haut avec des planches.

Nelly: On sciait du bois à la maison. Il a calculé pour les poulies et avec un pied d'écrémeuse, il a fabriqué lui-même une scie circulaire.

André: Quand Albert était à l'hôpital en 57, on a dû faire le beurre. On a pris toute la nuit pour raccorder le fil: en remontant tout le circuit, on a vu qu'il avait inversé les fils du compteur... qui baissait en consommant.

L'esprit de lutte

L'aspect collectif de ses perspectives se manifeste aussi par un esprit de lutte, par l'appel à la formation de comités combattifs.

Le syndicat paysan M.D.P. (Mouvement de Défense paysanne) dont il fut un des fondateurs le décoit dès la fin de la guerre. Entre autres sa tendance à faire antichambre pour rencontrer le Ministre. Cela l'inspira.

Je vais vous raconter une petite histoire.

Il était un mendiant qui ne récoltait pas grand chose vu l'avarice des gens, seulement il y avait un curé dans ses tournées qui lui donnait chaque fois une bonne aumône. Le mendiant s'arrangeait pour passer assez souvent chez ce prêtre, mais celui-ci n'était pas riche et, un jour, il fait remarquer au mendiant qu'il revenait trop souvent et que lui ne pourrait pas continuer à lui donner une bonne aumône. Il demanda au mendiant pourquoi il repassait si souvent, le mendiant lui dit que les gens étaient tellement avares qu'il était bien obligé d'aller dans les places où on lui donnait quelque chose; alors le prêtre lui répondit: *Vous devriez aller prier saint..., c'est le patron des mendiants et vous serez exaucé.* Le mendiant y alla de suite et il pria le saint avec ferveur, mais à un moment donné, il le regarde et il lui semble que celui-ci rit de lui; alors, saisi de colère, il se lève et veut donner un coup de pied au saint, mais il attrape avec le pied le tronc qui était placé au pied de la statue du saint, et voilà tout l'argent éparpillé sur le sol. Le mendiant le ramasse sans scrupule et quelque temps après, il repasse chez le curé qui lui demande s'il est allé prier le saint. Le mendiant lui dit que oui, mais enchaîne aussitôt, *Ci*

n'esteût nin dès priyîres qui lî faléve ci-là, mins dès côps d' pîs èl panse. [Ce n'était pas des prières qu'il lui fallait, celui-là, mais des coups de pied au cul.] Dite en wallon, cette histoire conserve tout son sel.

Et bien, actuellement, ce n'est pas des prières ni des lamentations auprès des Ministres qu'il faut, mais bien comme le saint des *côps d' pîs*, etc.

(Lettre au M.D.P., Carnet n°2)

19.10.1959

Je parle ici du M.D.P., cette organisation hybride qui, elle non plus, ne veut pas faire de l'action dans la paysannerie. La direction de cette organisation s'épuise en vain dans son travail bureaucratique (permanences) qui devient de plus en plus compliqué et le deviendra toujours plus si les paysans ne passent pas à l'action directe. La bourgeoisie sait comment elle doit s'y prendre pour épuiser les organisations revendicatives et les paralyser. Le M.D.P. ne sait faire qu'envoyer des délégations pour aller se mettre à genoux dans les ministères et sortent chaque fois avec un coup de pied bien appliqué dans le derrière et aussi avec des paroles onctueuses, ce qui permet de gagner du temps.

(2^e partie du plan de travail de défense des paysans, Carnet n°3, p. 32)

24.06.1961

Se rappelant les "Comités de lutte syndicale" nés pendant la guerre dans le milieu ouvrier, il appelle de ses vœux des comités du même genre dans la paysannerie; à remarquer sa conception dynamique de la démocratie.

[J'ai] vendu avant l'hiver une vache pleine pour 9.000 F, j'en demandais 10, mais comme il fallait vendre pour cause de surnombre, je l'ai vendue pour 9. Elle a été revendue à un cultivateur 13.000F, donc c'est presque 50 % de bénéfice l'an, une belle affaire ! Tous les paysans font de même alors ? Et bien à mon avis, il y a un moyen de se défendre contre de tels agissements. Les paysans devront constituer dans chaque commune, village ou hameau des comités de lutte et de défense qui consisteraient à organiser dans chaque commune, village ou hameau des manifestations, marches et meetings devant la maison communale et avertiraient le Conseil [communal] pour qu'il se réunisse afin d'accepter nos revendications et les transmettre aux autorités supérieures. Manifester chez nous est facile, et cela ne nous demande pas beaucoup d'argent et de temps. À mon avis, pour la constitution de ces comités, nous devrions demander l'appui des ouvriers qui nous entourent, principalement les ouvriers communistes, parce qu'ils ont l'expérience de la lutte et de l'organisation, et aussi pour avoir l'appui de leur parti pour nos justes revendications.

(Lettre à Burnelle, article, Carnet n°3, p. 63)

08.05.1961

Les Comités de lutte et de défense paysanne seraient le *ver dans le fruit* et formeraient la base d'une nouvelle démocratie *agissante* qui se formerait à côté de la démocratie officielle et pousserait celle-ci et les pouvoirs publics à défendre réellement les intérêts démocratiques du peuple, en tout cas dans la campagne, ce qui n'est guère le cas actuellement. [...]

24.06.1961

Des agricultures alternatives

Étant devenu paysan, il se sent encore plus en droit de défendre la nature. Sa critique de l'agriculture dominante permet déjà de distinguer dans quel sens il souhaite aller.

[II] ne faut pas seulement voir le nombre d'exploitations, il faut voir le nombre de personnes intéressées à ce que vivent la paysannerie et son mode de vie. Ce sont souvent de grosses familles même si elles ont tendance à s'amenuiser. Il y a des villages où à peu près toutes les familles sont apparentées. L'atavisme, lui aussi, parfois après de nombreuses générations

ouvrières, crée une aspiration au retour au travail de la terre et surtout vers la vie en contact permanent avec la nature, qui est le propre des hommes. Il y a deux sortes de civilisations, la civilisation agricole où les hommes vivent dans la nature, leur milieu naturel, et la civilisation industrielle qui, elle, est barbare, conduit les hommes à devenir des robots d'une société inhumaine, remplie de désespoir, de destruction de la nature, la branche sur laquelle l'humanité est assise (la nature) et qu'elle est en train de scier.

("Contribution à une analyse de classe en Belgique")

11.1971

[Beaucoup] d'entre nous se souviennent encore qu'après la Toussaint, l'on faisait paître le bétail sur tous les terrains ou forêts privés ou autres. Comment ce droit fut-il aboli ? À la fin du siècle passé et au commencement de celui-ci, les communaux étaient cultivés par écobuage [brûler les mottes de terre] et gratuitement. Sitôt la récolte enlevée, la commune payait des femmes et des enfants pour récolter des gousses de genêt; les semences récoltées étaient semées dans les terrains vides de récolte et l'année suivante, les jeunes plants de genêt (c'est une légumineuse) riches en azote étaient revendus par la commune aux habitants qui en faisaient des fagots et des meules qui étaient découpés en hiver pour servir de litière au bétail. Le cycle recommençait chaque année, écobuage, récolte, semis de genêt, récolte et ainsi de suite. De cette façon, le fumier était riche en azote. Quand l'industrie des engrais se développa, le gouvernement envoya dans les communes qui protégeaient encore ce système des semences de sapins qui, devant l'hostilité des habitants, furent semées la nuit sur les terrains communaux par les gardes forestiers.

(Article pour la *Voix du Peuple*)

22.04.1966

Il soutient l'agriculture biologique et la "lutte intégrée" dès qu'il en a pris connaissance.

[Le] dernier propriétaire de la ferme que j'ai occupée dix-huit ans avec ma famille [disait]: *Il ne faut pas te ruiner en achetant de l'engrais, mets-en un peu pour faire travailler les engrais naturels.* Actuellement, il y a un danger mondial avec l'emploi abusif des engrais chimiques. Cette forme d'agriculture est remise en question et contestée comme étant nocive pour la santé des humains. Ces contestataires reviennent à la thèse des agriculteurs du siècle passé qui ne voulaient pas se servir des engrais chimiques. Ils semaient des *jeunes genêts à balais* (qui est une légumineuse et contient de l'azote), les découpaient pour les litières du bétail et enfouissaient du fumier très riche dans le sol. Mais l'industrie voulait vendre ses déchets industriels, scories, etc. Les paysans furent obligés de vendre beaucoup ou être éliminés.

On en revient à l'agriculture naturelle qui est appelée *Agriculture biologique*. Deuxièmement, il y a les insecticides employés en Chine par l'agriculture. Ce ne sont pas des pesticides mais des prédateurs (phage) des insectes nuisibles aux cultures. La politique de *l'environnement* est une révolte de l'Humanité contre la destruction de la nature.

(Lettre aux Amitiés Belgique-Chine)

05.1973

[Je] parlerai de même au chimiste pour qu'il s'intéresse à la transformation des eaux industrielles polluées dont on fait en Chine des produits utiles avec leurs résidus. Mon fils s'intéresse beaucoup aux insectes; là, en Chine, ils luttent contre les parasites des récoltes par l'élevage d'autres insectes qui les dévorent. Ainsi, malgré l'industrialisation, l'on conserve la Nature (environnement).

(Lettre à Jean Derkenne)

03.1972

Le pays [achète] son pétrole aux pays producteurs, donc [en passant] par les sociétés pétrolières qui nous le revendent au prix qui leur convient. Le pays [devrait] être lui-même

acheteur et vendeur, il [faudrait] aussi encourager les paysans à produire les céréales nécessaires à l'alimentation des humains et des bovins, produire plus de lait et plus de féveroles, de fèves de marais et toutes sortes de céréales, légumineuses, albumineuses et acheter moins de soja aux Ricains; nous devons produire nous-mêmes l'alimentation nécessaire au pays, la Chine le fait très bien, il faut reconverter les chômeurs, les remettre au travail en construisant des éoliennes pour faire de l'électricité et des barrages pour la même chose et produire de la volaille aquatique, des poissons et reconverter toute la Wallonie.
(Lettre à Joseph)

13.11.1978

Je suis en train de remuer ciel et terre, j'essaie de constituer avec mes enfants, chacun dans sa sphère, des coopératives de mouture de céréales. Je fais appel à toi ainsi qu'à Dubuisson pour que l'agriculture cultive plus de céréales et moins de beurre; moins de lait et plus de céréales pour faire de la viande, maïs et beurre, mais du beurre produit avec des éléments de la ferme, des légumineuses, soja, pois, féveroles et fèves de marais [...]. Certes, les familles paysannes s'amenuisent, mais les chômeurs et les ouvriers après leur travail pourraient aider les cultivateurs pour exploiter leur ferme; ils pourraient peut-être aussi faire des coopératives pour construire des machines agricoles, etc., etc. Ce serait un embryon de Socialisme avant la lettre. J'ai écrit également à Luce, à Dubuisson pour qu'il préconise à l'U.D.E.F.⁷ le retour à la culture, à mes enfants pour qu'ils organisent de petites coopératives de mouture de céréales pour faire du pain. Il faut au stade actuel faire moins de politique en chambre et en faire plus dans les masses, ce sont elles qui font l'Histoire. Donc moins de graisse et de viande, mais meilleur marché en produisant à la ferme ce dont l'agriculture a besoin pour elle et le peuple. Tous les moulins sont détruits, j'en ai un et j'essaie de faire faire des coopératives de mouture à mes enfants dans les villages où ils habitent. Il faut employer la boule de neige qui roule, il faut réunir le peuple, moins de politique et plus d'économisme qui, lui, est la base politique, c'est par lui que les salaires haussent ou que le coût de la vie diminue.

(Lettre à Joseph)

31.03.1979

Agriculteurs et consommateurs

Quand les cadres sérieux seront sortis des rangs des cultivateurs, alors seulement, ils se reliaient entre eux directement, mais en gardant le contact avec le groupement de consommateurs, car la lutte des paysans sans le concours du groupement des consommateurs qui empêcheraient les prix de monter serait premièrement favorable à la haute finance et se retournerait contre les salariés et contre les cultivateurs eux-mêmes par après.

(Création de Comités de lutte et de défense paysanne dans les villages – un plan de défense des paysans, Carnet n°3, p. 85)

24.06.1961

Des projets, il en avait, pas si fous que cela... Les AMAP (Association pour le maintien de l'agriculture paysanne) en France et certains groupes d'achats ont des pratiques semblables.

Concernant la vacherie [coopérative fermière produisant du lait] qui met sa production de 100 vaches en commun, puisqu'ils sont à moitié organisés, qu'ils continuent. Mais ils devraient s'organiser pour vendre avec votre appui et celui des ouvriers, former une coopérative de fabrication de beurre, yaourt, maquées, etc., louer un local qui puisse être accepté par les services gouvernementaux d'hygiène, faire leur beurre et dérivés du lait, etc. La forme serait la coopérative par action et devant notaire. Vous vendriez des actions chez les ouvriers à 500 F ou une partie, selon les bourses. Je possède une baratte extra rapide, 4 à 5 minutes de barattage, je

⁷ Union de Défense des Exploitations Familiales agricoles. (M.N.)

la donnerais, mais il faudrait la prendre chez moi. Vous vendriez des actions chez les ouvriers et clients de la beurrerie, les capitaux seraient faciles à trouver. Le beurre et sous-produits seraient ainsi vendus; pour occuper les femmes, elles pourraient s'occuper de la vente et même porter des marchandises du dépôt aux clients et actionnaires. Je voudrais que tu viennes chez moi avec un membre de la vacherie, on s'expliquerait mieux en parlant que par lettre. Vous devez occuper vos membres dans l'économie, car c'est cela la politique ! et moins dans les partis. Les partis peuvent évoluer dans le mauvais sens, ils l'ont fait ! Mais l'économie, c'est la vie et celle-ci, c'est la nourriture, le chauffage et l'habitat, etc.

(Lettre à Joseph)

06.1979

Héritage du passé et alternatives

Le four banal

Dans le temps, quand on passait à côté du *Four banal*, il se dégageait un arôme qui se répandait dans toute la localité; il était en même temps un rapprochement social des habitants. Les ménagères s'arrangeaient entre elles; celle qui cuisait la première le lundi matin, le four étant refroidi de la semaine précédente, consommait plus de bois de chauffage pour la cuisson; sitôt la première fournée sortie, la deuxième ménagère était prête pour réchauffer le four et consommait moins de bois. Ici, le social jouait encore, puisqu'il y avait moindre consommation de bois et cela durait jusqu'à ce que toutes les familles aient cuit leur provision de pain pour la semaine [...]. Si l'on voulait cuire des tartes, les ménagères s'arrangeaient de nouveau *po cûre lès dorêyes après l' pans* [pour cuire les tartes après le pain] sans réchauffer le four. De ce temps-là, toute la vie du peuple était collective, donc sociale. Les gens s'entendaient entre eux comme une grande famille, frères et soeurs. La guerre de 1914 est venue détruire tout cela. C'est sur cette base sociale que le christianisme s'est développé, plus que les services religieux qui, eux, ne furent jamais suivis par tous les membres de la collectivité locale; mais la vie en commun, elle, était partout sociale dans les localités. L'agriculture elle aussi contribuait à cette vie sociale. Le *moulin banal* jouait le même rôle social que le four; au moulin, les gens se rencontraient, se parlaient, parfois s'aidaient en se prêtant un excédent de grains jusqu'à la nouvelle récolte, parfois entre parents ou autres. Socialement parlant, tout le monde ne formait qu'une famille. Ce n'est pas le christianisme qui a créé le Social, mais celui-ci a permis au christianisme de se développer.

1978

Il rappelle de vieilles recettes qui reviennent à la mode dans certains milieux écologistes.

Pour lessiver dans le temps, l'on utilisait les braises éteintes du bois que l'on mettait à tremper avec de l'eau avant le jour de la lessive; cette eau servait à laver le linge sans savon ou tout au moins avec très peu. Cela fut encore fait par beaucoup de personnes pendant la guerre 14-18. ("Fé l' èhîve"⁸ [Faire la lessive])

1959

Pour ta bronchite, tu devrais faire de la tisane aux feuilles de ronce vulgaire, avec des figues, un morceau de *duzêye* [réglisse], du sucre noir Candi, laisser mijoter le tout et boire le brouet, tu tousseras beaucoup moins. Mais pour la bronchite, il te faudra aussi boire du thé de bourgeon de sapin, cela n'existe qu'au printemps. Si tu veux que je t'en cueille au printemps prochain, dis-le-moi. C'est comme en Chine, la médecine traditionnelle peut se conjuguer avec la médecine occidentale. Des feuilles de ronce, je pourrais en envoyer de suite.

(Lettre à Jean Derkenne)

22.01.1971

⁸ Terme archaïque, aujourd'hui on dit *fé l' bouwêye*. (A.M.)

Une histoire moralisatrice de son enfance révèle cependant son refus de ce qui est rétrograde.

QUAND ON FAISAIT *BARÈTE* OU L'ART DE VIVRE EN LIBERTE⁹

C'était aux environs de 1910, j'avais 8 ans, une belle journée ensoleillée d'été. En sortant de l'école du matin, un des plus âgés de la classe, Bruno [...] a demandé: *Quî vout v'ni âs frêves avou mi ? Dji k' noh ine plèce wice qu'ènn'a tot plin.* [Qui veut venir chercher des fraises avec moi ? Je connais un endroit où il y en a beaucoup.] Au lieu de remonter vers M. pour retourner chez lui, il descend vers Comblain pour mieux avoir le temps d'arriver à son but; arrivés *al vôte dè vâ* [au chemin des veaux], votre serviteur, Henri D., le p'tit Delhaize, Désiré S. étions d'accord d'aller aux fraises; à l'entrée *dè vâ*, il y avait en effet beaucoup de fraises. Nous sommes montés jusqu'au grand tournant *dè tram, al copète* [au grand tournant du tram, au sommet] et au lieu de retourner dîner chez nous, nous avons dîné avec des fraises. À un moment, nous étions assis, Bruno dit: *Fisans-gn' barète, nos-îrans è bwès d'Antène.* [Faisons l'école buissonnière, nous irons dans le bois d'Anthisnes]. Comme la chose était nouvelle pour nous, nous avons accepté, sauf [Désiré] S. qui disait qu'il serait battu par sa mère, aussitôt il nous a quitté, mais après une forte recommandation de notre part, *Nom di Dju, ni va rin dire, sé-s', pace qu'on t' frè pèter t' gueûye.* [Ne va rien raconter, hein, sinon tu en prendras plein la gueule.] Dès qu'il fut parti, Bruno nous dit: *Nos n' rinteûr'rans pus è nosse mohone, nos f'rans 'ne houbète èt nos vik'rans come lès ancîns Beljes. Nos grip'rans âs-âbes èt nos hap'rans dès biesses dè bwès po magnî.* [Nous ne retournerons plus chez nous, nous ferons une hutte et nous vivrons comme les anciens Belges. Nous grimperons aux arbres, nous attraperons du gibier pour nous nourrir.] Et comme nous n'étions pas nombreux, il n'en fallait pas beaucoup; une vie nouvelle s'ouvrait devant nous, vive la liberté, plus de réprimandes de la part de nos parents, adieu l'école et tout le saint frusquin, vive la vie de l'homme sauvage et à bas la civilisation. Aussitôt, nous avons descendu la ligne de tram jusque chez Cornet à la route de Mont; nous avons monté celle-ci jusqu'à *l' vôte dè tchantwér* [jusqu'au chemin du "chantoir"]; le long de la route, il y avait des vergers, mais les fruits étaient loin d'être mûrs. Arrivés dans la campagne [...], nous avons eu une certaine appréhension de rencontrer une personne venant d'Anthisnes et qui nous aurait connus. Bruno dit: *Prindans dès neûrès [pâte?] èt mahurans-nos l' vizèdje, come çoula on n' nos ric'noh'rè nin.* [Prenons de la pâte noire et barbouillons-nous le visage, comme cela on ne nous reconnaîtra pas.] Et nous voilà partis en flânant sur Anthisnes quand tout à coup, au milieu du village, nous voilà comme pétrifiés; sur le seuil d'une maison, nous voyons Zéphirin [...], un facteur de Comblain qui habitait près de notre école et qui nous connaissait tous. Bruno dit: *Mètans nosse calotte avou l' pène so l'orèye di ç' osté-la èt i n' nos veûrè nin.* [Mettons notre casquette avec la visière sur l'oreille de ce côté-là et il ne nous verra pas.] Nous sommes passés devant la maison comme sous le feu d'une mitrailleuse, mais enfin il ne nous avait pas vus. Nous sommes arrivés au-dessus du village et, sous nos yeux, est apparu notre domaine dans toute sa majesté, éclairé qu'il était par un soleil ardent. Nous n'avions jamais de notre vie rien vu de si beau; en continuant notre chemin, avant d'arriver à la forêt, il y avait quelques petites fermes et des poules sur la route. Bruno dit: *Si nos n'am'nans nin à-z-apicî 'ne biesse ou l'ôte è bwès, nos vînrans chal haper dès-oûs èt dès poyes* [Si nous ne parvenons pas à attraper du gibier, nous viendrons ici voler des oeufs et des poules]. Nous mangions déjà des bonnes fricassées et de la volaille à la broche, notre appétit aidant, nous n'avions jamais mangé tant de si bonnes choses et en telle abondance. Enfin, nous entrons dans notre demeure, la forêt. Qu'ils étaient beaux les sous-bois éclairés par les rayons du soleil, c'était pour nous comme un palais enchanté, que de courses et de plaisir en perspective, nous découvrons une petite clairière au pied d'un gros chêne. Bruno dit: *Nous construiros ici notre hutte.* Malgré que nous soyons plus mal armés que les hommes du néolithique, nous n'avions que nos faibles mains nues; mais qu'à cela ne tienne, le monde de l'imagination s'ouvrait devant nous dans toute sa splendeur. Seulement, avant de commencer notre hutte, comme la

⁹ Dans cet extrait (et dans certains autres) les passés simples des conjugaisons ont été remplacés pour alléger le style. (MN)

faim nous tenaillait, nous nous sommes mis à la recherche de myrtilles; nous en avons trouvé trois pour nous quatre et je dois dire que notre chef fut magnanime et stoïque, il a refusé sa part de butin. Après notre repas plantureux aux myrtilles, nous sommes tous revenus au pied du chêne.

Mais comme le soleil se couchait brusquement derrière la colline, la forêt perdit subitement tout son attrait et fut envahie par une force mystérieuse qui s'appesantissait sur nous. Alors nous avons compris que cela ne vient pas tout seul, nous avons commencé à parler de retourner chez nous, malgré les conséquences (à part Bruno qui, lui, voulait tenir le coup); nous pouvions retourner la question comme nous le voulions dans nos esprits, rester ou retourner, il fallait payer les conséquences de nos actes; néanmoins, la majorité décida de retourner et Bruno fut bien obligé d'accepter la décision prise par l'assemblée antique réunie au pied du grand chêne, et il nous suivit. En revenant, chacun calculait le prix qu'il allait devoir payer selon comment les parents de chacun prendraient la chose; c'était Bruno qui avait le moins d'appréhension. Sur la route du retour, nous étions opprimés par quelque chose d'inconnu qui était devant nous et en même temps derrière nous; enfin, nous voilà arrivés au-dessus du *zei* [la place], l'oppression qui était derrière nous nous abandonnait et nous avons été en partie soulagés, qu'elle nous semblait belle cette place de Comblain, cent fois plus belle que la forêt, à bas la liberté et vive la civilisation ! Delhaize nous quitta sur la place, *lès djônes-homes fisint l'tour dè vîyèdje* [les jeunes hommes faisaient le tour du village], [Henri] D. dit: *Volà m' fré Florant, catchons-nos* [Voilà mon frère Florent, cachons-nous], mais il était trop tard, il nous avait vus, il est directement venu sur nous et nous a demandé: *Wice av' situ, vos-ôtes* [Où êtes-vous allés, vous autres] ? Nous lui avons dit que nous avions été au bois d'Anthisnes voir s'il y avait des myrtilles (à cette époque, pendant la saison des myrtilles, on allait en cueillir pour faire des confitures dans le bois d'Anthisnes, les jours de congé). Il nous a dit: *Ci n'est nin vrêye, vos-avez stu fé barète* [Ce n'est pas vrai, vous êtes allés à l'école buissonnière]. Nous lui avons répondu que non, il nous a dit: *Dèzîrè S. nos-a m'nou dire qui v's-estîz èvôye fé barète è bwès d'Antène; asteûre, alez-è...* [...] [Désiré S. est venu nous dire que vous étiez partis faire l'école buissonnière, maintenant allez vous faire...]. Nous avons continué, arrivés de l'autre côté du pont du tram, Henri D. nous a quitté et moi, j'ai continué. Mes parents prenaient le frais sur le pas de la porte, ma mère m'a dit: *Vo-v'-rilà* [Vous revoilà], *ây* [oui], lui dis-je, penaud, *è-bin*, dit-elle, *vos-îrez dwèrmi tot dreût sins soper* [et bien, vous irez dormir directement sans souper]. Enfin, cela n'avait pas été encore si terrible, le châtement me semblait encore léger; nous avons été tous punis de la même façon, probablement que c'était la meilleure correction à cette époque.

Le lendemain matin, j'ai déjeuné, puis je suis allé à l'école où nous nous sommes retrouvés, tellement honteux et confus que nous n'osions regarder personne; à part [Désiré] S. qui nous avait vendus, nous avons reçu des punitions et nous avons tellement bien compris que nous avions eu tort que nous lui avons pardonné.

Conclusion: aidons la société humaine à se développer en mieux, mais n'essayons pas de revenir à la période préhistorique.

(Musée de Comblain, Carnet n°2)

23.10.1959

LETTRE OUVERTE AUX JEUNES OU LES MORTS PARLENT AUX VIVANTS

[...] Il y a entre moi, Éva et vous, tout un passé qui se dresse, pour vous, il n'existe pas encore, cela viendra. Avant tout, nous vous remercions de la chaleur que vous nous réservez tous à nous deux. Sincèrement nous l'acceptons pour nous-mêmes et aussi pour ceux qui vivent autour de nous ou plutôt en nous. Ceux-là, pour vous autres, n'existent pas encore. Mais quand je sors de la voiture devant le local, nous ne sommes jamais seuls, autour de nous, plutôt en nous (souvenir), il y a un grand nombre de camarades avec nous, qui descendent d'un autocar et qui nous disent: *Allez-y, vengez-nous*. Ceux-là, vous ne les voyez pas mais nous les portons

dans notre coeur. Ils y sont, ce sont les souvenirs de tous les bons camarades qui ont donné leur vie pour la révolution. Ils sont nombreux.

[...] C'est ce passé qui nous pousse et qui nous fait parfois apparaître comme impatients. Les morts nous poussent et disent: *Allez Albert, pousse-les un peu, vas-y, nous ne pourrions plus rien faire, nous avons tout donné.*

1976 ?

Un mode de vie alternatif

À partir d'aujourd'hui, j'ai décidé dans mon ménage de boycotter tous les produits américains en protestation contre la politique militaire et économique [américaine] dans tous les pays. Je crois que cette idée de boycott devrait être examinée et lancée dans votre action. C'est par le boycott qu'a commencé la résistance des peuples à l'Allemagne hitlérienne avant la guerre. Certes, ce n'est pas seulement par cette action que celle-ci fut vaincue, mais néanmoins, elle avait sensibilisé une partie de l'opinion.

(Lettre à *Action pour la paix et l'indépendance des peuples*)

21.07.1966

Passant à la pratique, il expérimente le chauffage solaire.

Je suis en train d'installer le chauffage solaire; même quand le temps est couvert, le soleil, lui, donne tous les jours et chauffe l'eau à 40°; donc la technique nous a dépassés et sera reprise en main par les classes possédantes et interdite par les adorateurs du Veau d'Or !

(Lettre d'un fou ! À Joseph)

18.10.1978

Mon chauffage solaire marche, vous devriez faire de la propagande pour ce système de chauffage, vous lutteriez contre les sociétés pétrolières, les multinationales et contre le système capitaliste qui récupère avec le gasoil une bonne partie des salaires et vous attireriez vers vous les écologistes [...].

(Article: "Qu'est-ce que les élections ? Qu'est-ce que la démocratie ?")

1979

M.N.: Et le chauffage solaire ?

Éva: Il faisait plus chaud dans le living, mais pour chauffer l'eau et tout ça, non. Il aurait dû bricoler lui-même. Ce qu'il n'a pas lu comme livres sur les installations solaires !

M.N.: Quand il a voulu l'installer, qu'as-tu dit ?

Éva: J'ai beaucoup crié, c'était quelque chose avec lui. Il faisait venir des corps de métier, ça coûtait, il ne regardait pas à la dépense quand il avait une idée. Il n'y avait rien à faire, je n'aurais pas pu l'arrêter.

La critique d'une gauche sclérosée

Étant fort attaché à ce que le communisme offre de positif, il s'efforce de rénover les groupes communistes et il s'époumone souvent en vain. Il adhère au PCB (Parti communiste de Belgique) avant-guerre, rejoint plus tard vers 1963 le PCB prochinois dirigé par Jacques Grippa et s'associe ensuite au PCMLB¹⁰ (journal Clarté) qui en est issu. À chaque fois, il prend rapidement ses distances et, en 1976, il rencontre les "Jeunes" maoïstes.

Ses conclusions l'amènent à remettre en cause aussi bien la lutte salariale et les grèves menées de manière traditionnelle que les communistes peu soucieux des changements en cours.

[Les] communistes par le fait qu'ils croyaient toujours vivre *dans la vieille société capitaliste* n'ont pas vu le changement, croyant toujours qu'en améliorant le sort de la classe ouvrière, en demandant soit une hausse des salaires, soit une augmentation des avantages sociaux, ils parviendraient à mordre sur la classe ouvrière. Mais ils n'ont jamais pu y mordre à cause du changement de structure de la société: ce n'est plus la lutte directe de l'ouvrier contre son patron, mais bien la lutte contre quelque chose de difficile à déceler, le patron n'est plus lui-même qu'un salarié. L'ennemi de la classe ouvrière et de toute la nation est le capital bancaire, quelque chose de fluide, de difficile à découvrir, qui ne se voit nulle part [...]. [Maintenant] si le "patron" cède même quelque chose, il lui est permis de le récupérer.

(Carnet n°1, p. 7-8)

26.11.1958

J'ai relu une de tes lettres, tu dis que les jeunes ne veulent pas entrer dans le parti tout en étant d'accord de faire la révolution. Je crois qu'ils ont raison (tout en ayant tort). Voici, tous les partis ont trahi ou trahissent les mouvements révolutionnaires des jeunes, y compris ceux qui se réclament du marxisme-léninisme. Il faut tenir compte de tous les avatars qui sont arrivés depuis sa reconstruction et que Grippa¹¹ continue à jeter la confusion; l'inexpérience des jeunes fait qu'ils n'ont plus confiance en personne qu'en eux-mêmes. Cette situation est en soi une bonne chose, ils tomberont ainsi moins facilement dans les mains des démagogues.

(Lettre à Jean Derkenne)

04.07.1968

La critique devient plus virulente.

La science marxiste est d'ailleurs une science vivante non détachée de la vie courante. C'est cela que trop de camarades oublient, ils ont *le culte du livre* et ne voient pas la révolution qui les entoure. L'on doit vivre journallement les événements, les comprendre et les voir dans leur contexte au fur et à mesure de leurs développements. Et surtout se méfier des slogans et citations, les analyser à fond pour bien les comprendre, car ils sont comme la langue d'Ésope, le meilleur et le pire.

(Lettre à Jean Derkenne)

1970

Ce ne sont plus des sectes religieuses qui se cherchent de nos jours, elles ont fait leur unité, ce sont des sectes qui se réclament toutes de Marx, qui mènent un combat darwinien pour l'emporter, et cela parce que ceux qui se réclament du marxisme vivent de plus en plus éloignés de leur propre peuple.

(Lettre à Jean Derkenne)

1970 ou 1971

¹⁰ PCMLB: Parti communiste marxiste-léniniste de Belgique. (MN)

¹¹ Jacques Grippa: dirigeant du PCB "prochinois" fondé en 1963. (MN)

Quand les dirigeants du parti comprendront-ils la vie du peuple tout entier ? Je doute qu'ils y arrivent jamais. Voilà quarante ans et plus que je les connais ces *dirigeants* et c'est toujours la même chose, rien ne leur apprend rien. En tout cas, ce n'est pas à Bruxelles que l'on a jamais compris la vie *des provinciaux*. Ce n'est pas l'instruction qui forme et qui forge un révolutionnaire, mais l'étude de la vie par la lutte et dans la lutte. C'est en luttant que l'on apprend à lutter, il m'est impossible de lutter maintenant autrement que par la plume, mais les luttes passées m'ont forgé et formé.

(Lettre à Jean Derkenne)

1970

Dans toute ma vie de militant, je n'ai jamais rencontré d'anticommunistes que chez les communistes, les autres ne croyaient pas la chose possible [le communisme], mais les communistes, eux, trouvaient toujours que ce qui était construit ne l'était pas bien, ils étaient malins eux ! Nous en voyons les résultats, l'âme d'un Peuple est dans le Peuple, pas dans les traîtres.

(Lettre à Jean Derkenne)

1976

Je n'ai jamais eu peur de ma vie: la preuve, la résistance, et je n'ai jamais été comme beaucoup un embusqué de la résistance. Maintenant, *j'ai peur de faire* [peur] aux simples gens. Ce n'est pas en brandissant des armes que l'on parvient à éduquer politiquement les simples gens, mais j'ai toujours remarqué que ce sont les plus braillards qui sont les plus poltrons quand le moment est venu d'avoir du courage. Voilà 50 ans que cela dure et si cela continue, le parti apparaîtra comme un organisateur de braillards.

(Lettre à Jean Derkenne)

02.1971

Le pouvoir sort du canon du fusil est une lumière aveuglante qu'ont découvert les pseudo-intellectuels sortant des études et n'ayant pas de job. Ayant lu les Oeuvres de Mao Tsé-toung, ils ont été frappés par cette phrase qu'ils ont tirée de son contexte. C'était tellement clair et simple pour eux, l'étude du marxisme se résumait à une simple phrase, ils sont devenus révolutionnaires et ont dupé les pareils à eux. Tout comme un enfant de ferme qui trouve un oeuf dans une haie, le rapporte de suite à sa mère, croyant avoir découvert le monde. Sa mère prend l'oeuf et retourne avec l'enfant à la place où l'oeuf a été trouvé, remet celui-ci à sa place et elle aura ainsi une couvée de poussins. Autrement, elle n'aurait eu qu'un oeuf, la poule allant pondre autre part. L'enfant s'était écrié: *J'ai trouvé un œuf*. Les pseudo-intellectuels ont crié: *J'ai trouvé le moyen de faire la révolution, le pouvoir se trouve au bout du canon du fusil, donnez-moi vite un fusil*. Tout comme Gribouille qui voulant se noyer s'écriait: *Qu'on m'apporte un puits*. La révolution est une affaire plus sérieuse qu'un fusil.

(Lettre à Jean Derkenne)

10.1973

Vers la fin de sa vie, il est arrivé à la conclusion qu'il fallait adapter la théorie à la fin de l'époque de l'impérialisme; la première citation rappelle que son cheminement date d'il y a longtemps:

Faire de l'Agit-Prop¹² n'est pas suffisant, ni de parler de renverser le capitalisme, seule chose qui permet encore pour un temps aux gens de chez nous de survivre. Il faut développer la perspective éblouissante de la nouvelle société qui vient. Parler de socialisme et de

¹² Agit-Prop: jargon communiste signifiant "agitation et propagande" qui se limitent à des distributions de tracts (flyers aujourd'hui !), des meetings, etc. (MN)

communisme n'est pas une bonne chose en soi, car ces mots ont été trop galvaudés depuis le social-christianisme (qui a empêché l'humanité de se développer pendant deux mille ans) en passant par le national-socialisme et les divers socialismes arabes et sud-américains qui n'ont de socialiste que le nom.

(Lettre à *Clarté*)

11.1971

Vers 1975, il rencontre des "Jeunes" (maoïstes) issus de mai 68 et il les soutiendra jusqu'à la fin de sa vie, en leur prodiguant conseils et critiques. Notamment ses préoccupations écologiques n'étaient pas partagées.

J'espère que tu ne m'en voudras pas pour ces vérités, nous ne sommes plus beaucoup de purs. Moi, je fais confiance à la jeunesse, c'est elle qui se trouve devant le problème de s'unir ou périr. Donc, nous avons brouillé l'eau pour les jeunes, c'est à nous de les aider à l'éclaircir. [...]

(Lettre à Jean Derkenne)

1976

Un proverbe dit: *Qui cherche trouve*, j'ai trouvé, je travaille avec des jeunes qui étaient de l'U.C.M.L.B., je les ai aidés à s'orienter et un Nouveau Parti Communiste National est recréé. Certes, ils ont tâtonné avant de s'y reconnaître, mais ils sont de bonne volonté et tout le monde s'est trompé, la question n'est pas là, elle est dans la lutte et là, ils veulent lutter et ils le font.

La situation actuelle est beaucoup plus complexe que de notre temps et ce n'était déjà pas rien. La contre-révolution comme en Chine se trouve dans la révolution (Mao). Nous, nous étions à peu près tous ouvriers; de nos jours, il y a de nombreux intellectuels, est-ce un bien ? Je crois ! Mais il faut le temps pour s'en sortir. Nous leur avons laissé une situation délabrée. Ils veulent refaire l'Histoire du P.C.B. Pourrais-tu me donner des explications à ce sujet, toi qui fus sinon fondateur, du moins très proche de sa fondation; dis-moi si je peux au moins te citer avec Jacquemotte ou quoi.

Nous devons être sans fausse honte, mais fiers de notre passé à tous, il fut glorieux et si nous n'avons pas réussi, c'est plutôt dû à un enchaînement de circonstances qu'à nous-mêmes.

(Lettre à Glineur)

09.10.1976

Votre travail politique est plus dur et plus difficile que du temps de ma jeunesse, région des ouvriers carriers d'Ourthe-Amblève, le travail dur durcit les humains. Ce fut un des berceaux de la lutte révolutionnaire de Belgique. La dureté de la vie forme des hommes durs sans toutefois les durcir contre leurs frères de misère, au contraire. Ils avaient de la haine pour les patrons qui étaient de vulgaires criminels comme ils l'ont toujours été. Vous autres, plus jeunes, vous avez connu en général une vie plus aisée. L'école n'est jamais si fructueuse que *l'école de la vie*. On vous a lancés vers des chemins inaccessibles et maintenant disparus, pour vous verser comme des alevins dans les pays dits coloniaux et pour les soumettre. [...]

(Lettre)

13.01.1977

Chers amis,

Excusez-moi si je vous apparais barbant, je crois que vous êtes en retard sur la question. Voici, l'époque que nous vivons n'est plus la même que celle de Marx, ni de Lénine, ni de Mao Tsé-toung, celui-ci avait créé *la pensée maotsetoung* pour faire comprendre que nous ne vivions plus au temps de Marx, mais que le marxisme était toujours vivant; d'ailleurs, c'est Lénine aussi qui a le mieux situé ce qu'est le marxisme: une science pour l'action ! Or, la science dément aujourd'hui ce qu'elle affirmait hier, c'est cela le marxisme. Si je veux prendre un motif simple pour expliquer, je prendrai le parapluie, gabardine ou autre chapeau de paille, selon le temps qu'il fait quand je sors de chez moi. Le principe doit évoluer selon le temps (situation) qu'il fait,

il en va et en ira toujours ainsi en politique, c'est pour cette raison qu'il [le marxisme] sera toujours valable en politique. Ce n'est pas le vivant, c'est ce qui naît qui compte en politique, le vivant en naissant est déjà en train de disparaître.

(Lettre à Luce et Michel)

09.01.1980

À plusieurs reprises, il exhorte les "Jeunes" [maoïstes] à se préoccuper d'écologie. Comme ils négligeaient cette question, il essaie lui-même de mettre quelque chose sur pied.

[Quant] à faire l'histoire du M.D.P. je veux bien la faire (en tout cas ce que je connais), mais en compensation je te demanderai un autre service. C'est de m'aider dans ta région à mettre sur pied un groupe écologiste qui combattrait toutes les nuisances polluantes de l'air, eau, forêt, reboisement de feuillus sur les mauvais terrains agricoles, [qui fera] disparaître progressivement une partie des résineux, car ce sont ceux-ci en partie qui détruisent la nature contrairement aux feuillus (haute futaie) qui eux servent de réserve à tous les petits rongeurs dans les herbes, au pied des arbres et maisons.

(Lettre à Cyrille)

1977 ?

C'est avec amertume que je constate que vous faites si peu de cas des idées de vieux camarades lutteurs qui étaient avec vous.

Tu es venu chez moi prendre de la documentation concernant l'écologie, je n'ai reçu ni de toi ni du parti aucune nouvelle quant aux suites que vous voulez donner à ma demande concernant ce travail. C'est du mépris pur et simple [...].

Je pourrais encore copier beaucoup dans ce livre, certainement le mot écologie ne s'y trouve pas, il n'existait pas à l'époque. Il est né au début du siècle, timidement.

P.S. Il y aurait là une masse de jeunes (écoliers) et moins jeunes qui serviraient d'alevins où le parti pourrait puiser les meilleurs éléments, vous êtes déjà en retard d'ailleurs, il y a des écologistes ici comme en Allemagne qui s'opposent aux centrales électriques nucléaires. Au lieu d'être à l'avant-garde, vous n'êtes même pas l'arrière-garde, les événements vous dépassent. Vous livrez des combats *Hérissons* comme Hitler dans sa retraite de Russie.

(Lettre à Joseph)

30.05.1977

Albert a le regret de vous faire savoir que vous êtes des dogmatistes et non des M-L ! Je vous ai envoyé une lettre le 24 mai 1976 où j'écrivais à Joseph de créer des groupements écologistes, pêcheurs à la ligne, etc., pour entraîner les masses. Celui qui a lu cette lettre s'est dit: *Albert est gaga, il veut faire la révolution des pêcheurs à la ligne !* Or, les écologistes, pêcheurs à la ligne, etc., étaient hier en France trente mille avoués, mais peut-être cent mille en fait à la manifestation, et vous, combien êtes-vous ? Attention, la bourgeoisie récupèrera à son profit contre-révolutionnaire les écologistes et autres [...].

("Au Parti")

02.08.1977

Chère Luce et tous nos jeunes amis,

Nous croyons aussi que vous devriez embrasser les problèmes plus largement, c'est-à-dire qu'il faut rester ce que vous êtes, mais embrasser tous les problèmes y compris l'écologie; les gens refusent de mourir et c'est par l'écologie que vous entraîneriez le plus facilement de nombreuses personnes. Le marxisme, c'est la vie qui va du char à boeufs aux fusées nucléaires, dans tout ce que les humains ont utilisé et utilisent encore pour rendre la vie plus agréable sur terre depuis la plus haute Antiquité jusqu'à nos jours.

23.05.1980

La vie d'Albert

Origine ouvrière et engagement politique

Je] suis d'origine ouvrière, père avec bas salaire et 8 enfants à élever; je suis le 3^e, mais ma mère avait vécu les événements révolutionnaires des carriers en 1886, je dois dire qu'avec son lait elle m'a fait *entrer la révolution dans les tripes*.

(Lettre à Adam)

05.07.1971

Courte autobiographie: né de parents ouvriers à Comblain-au-Pont, région des carriers; en 1902, école primaire de 6 à 12 ans. À 10 ans, suite au comportement d'un vicaire à mon égard – des coups de pied dans la panse –, et de la rage de ne pouvoir me venger, faiblesse, le christianisme m'est sorti du corps à coups de pied. J'étais sincèrement chrétien, je passais mes loisirs d'enfant à jouer du violon au cercle catholique. Là, j'ai compris très tôt que la religion n'est qu'un manteau qui dissimule beaucoup de tromperie; en grandissant, je me suis dirigé vers la Maison du Peuple, socialiste; là, j'ai compris très vite que les paroles et les faits ne correspondaient pas. Le premier journal communiste que j'ai lu m'a fait comprendre que c'était cela ma vraie vocation [...].

En 1921, je travaillais dans une usine à Angleur et sans être syndiqué, j'ai conduit une délégation d'ouvriers au bureau du directeur, nous avons eu satisfaction, mais j'ai été renvoyé. En ce temps-là, ce n'était rien, il y avait du travail partout.

14.11.1977

Lettre d'un vieux lutteur aux personnes interviewées par Marthe H.

Fils d'une famille d'ouvriers de 8 enfants (famille provenant d'orphelins de familles agricoles poussées hors du sol par leurs aînés, il y a environ deux cents ans); depuis l'âge de 12 ans, je lutte pour la vie; à la guerre de 1914, ce fut la famine pour des enfants en croissance; nous habitons une commune semi-industrielle, j'ai dû me débrouiller pour apporter un peu plus de nourriture à la famille de mes parents. La guerre terminée, je suis entré dans cet enfer qui s'appelle le salariat jusqu'à l'âge de 37 ans; à 32 ans, j'ai marié une jeune fille sténodactylo comptable; elle n'est pas restée longtemps avant d'être entraînée dans la turbine (au turbin). À 37 ans donc, je suis tombé chômeur, je suis bâti comme un chêne et j'étais déjà trop vieux pour trouver du travail [...]. Il fallait des jeunes de 18 ans.

(Carnet n°2)

13.12.1959

Éva: Avant-guerre, il a travaillé pendant 9 ans comme ouvrier à la Compagnie pétrolifère. Il s'est fait mettre à la porte parce qu'il chantait l'Internationale en soignant les chevaux, un dimanche. Il a eu une bagarre avec le patron et il lui a dit: *Je m'en fous, je vais te faire concurrence*. Il a acheté une grosse moto, il a fait placer un tonneau de 200 litres à côté, il a eu tous les clients de la Pétrolifère. Il allait plus vite avec sa moto que les autres avec les chevaux.

Quand nous nous sommes mariés le 2 décembre 1933, il avait 32 ans. Nous sommes allés habiter à Comblain-au-Pont. On s'est beaucoup occupé de la Russie, on vendait des revues. Il y avait des réunions chez nous, mais je ne sais plus si c'était du parti communiste ou des Amitiés Belgo-Soviétiques. Mon mari était à la JGS [Jeune Garde Socialiste]; ils sont partis à trois en France pour une activité du Front Populaire, je m'en souviens parce qu'Albert était parti sans carte d'identité.

En 39, nous avons habité Nessonvaux. J'ai travaillé comme comptable à Impéria [fabrication de voitures]. Albert y a été engagé comme ouvrier au polissage, mais il s'est fait mettre à la porte avant les premiers jours de congés payés en 39. Le jour avant, il s'est disputé avec le

contremaître; l'après-midi, il avait fini son travail, ce n'était plus la peine de recommencer un autre travail, et Albert qui n'a jamais voulu se cacher pour rien du tout est resté debout, tandis que l'autre ouvrier qui était avec lui faisait toujours semblant de frotter. Le contremaître a dit à Albert: *Vous n'avez plus rien à faire ? Non*, répondit Albert, *je ne recommence pas une autre pièce puisque ce sont les congés*. Les gros mots sont arrivés, *Vous irez au bureau et à la caisse*. Il a eu ses congés payés et il n'est jamais revenu.

Moi, j'ai continué. On me cherchait des misères pour me faire partir, parce qu'on savait bien que mon mari était un révolté. Je suis partie de mon plein gré, je n'ai pas attendu qu'on me mette à la porte.

Puis Albert est allé à l'usine à zinc de Trooz. C'était très mauvais, il est resté trois jours, il n'a même pas été payé. Quand il est entré, il a vu des hommes avec des mouchoirs sur leur bouche. Il a dit: *C'est vraiment malsain ici*.

Comme il suivait les mouvements de tous côtés, il prévoyait la guerre pour 39. Il a alors cherché une petite ferme, d'autant qu'il ne trouvait plus d'ouvrage dans les usines, parce qu'à 37 ans, il était trop âgé. Nous nous sommes installés dans une petite ferme sur le bois d'Olne et là, nous avons passé la guerre.

Agriculteur

J'ai commencé à travailler à l'âge de 12 ans, j'ai fait tous les métiers ouvriers jusqu'en 1939 et alors je me suis établi paysan.

14.11.1977

L'agriculture m'avait toujours été sympathique, sans doute par atavisme; je me suis installé sur une petite ferme avec mes petites économies et un peu d'argent avancé par mes parents. J'ai commencé à nager dans (contre) le courant de l'anti-paysannerie, j'ai toujours nagé dans la partie où le courant était le plus fort
(Carnet n°2)

13.12.1959

[J'ai] terminé ma carrière avec Éva comme paysan, avec une pension mixte moindre, parce que ma fin de carrière était paysanne.

14.11.1977

Éva: Quand nous nous sommes mariés, Albert a acheté une maison à Comblain-au-Pont. Nous l'avons revendue pour 40.000 F pour acheter 6 vaches, des poules et des cochons. Notre ferme avait 4 ha. J'avais Robert, Nelly, j'ai eu Jeanne en novembre 40 et Andrée en août 42. En 42, je n'ai plus travaillé. Avant cela, Albert gardait les enfants; par exemple, il les emmenait en tournée avec lui pour le pétrole. Après, Albert a tenu la ferme, il trayait les vaches. Il en a vu pour traire ! Il mettait de la laine au poignet pour ne pas avoir mal. On ne s'était jamais occupé d'une ferme. Moi, j'ai encore travaillé comme comptable dans une brasserie à Chênée, jusqu'en 42.

M.N.: Comment était organisé le travail à la ferme ?

Éva: Tout le monde travaillait. Albert répartissait le travail: *Toi, tu vas chercher du bois, toi, tu vas répandre les bouses de vache avec ta mère...* C'était lui le grand chef. J'avais bien quelque chose à dire, mais quand il avait pris une décision, elle était arrêtée. Quand on allait faner, le travail, on le discutait tous. On était toujours ensemble, Albert n'aimait pas travailler seul. On allait traire avec les machines, deux c'était assez, mais si l'on en désignait quatre, on y allait à quatre, même si deux regardaient.

M.N.: N'avez-vous pas eu des ennuis pendant la guerre avec la ferme ?

Éva: Nous dormions près de l'étable, dans le vieux corps de maison, pour entendre si on venait voler les vaches. Un profiteur que nous avions hébergé et qui avait volé notre beurre est revenu avec des autres pour prendre notre cochon. On en avait tué deux et on avait gardé le plus petit dans la porcherie, derrière l'étable. Le jour de Noël, le profiteur est venu avec toute une bande, il a donné un coup sur la tête du cochon, il avait bien observé comment on avait tué les deux autres cochons, mais il a raté son coup d'un demi-centimètre. Le cochon a fait des tours et des tours, nous n'avons rien entendu. Alors, Albert l'a battu pour qu'il crie et foute le camp si on venait encore pour le voler. Même quand Albert lui apportait à manger, il gueulait. Ah ! oui, il avait eu sa danse.

Un jour qu'Albert était parti, au début de la guerre, j'ai lâché les trois génisses dans le pré. Voilà que les inspecteurs s'amènent et demandent à qui sont ces génisses. *Je n'en sais rien*, dis-je. *Si on essayait de les rentrer dans l'étable*, ont-ils dit. Et les bêtes sont rentrées toutes seules dans l'étable! Alors, ils ont pris les bêtes.

À la fin de la guerre, nous avons encore quatre vaches. Nous avons mis les vaches dans la prairie, une venait de vèler. Nous n'avons plus rien d'autre, ni veaux, ni cochons, etc. Il avait fallu tout donner aux Allemands. Le matin, mon mari va traire celle qui avait vèlé, il ne restait que deux vaches, les deux autres avaient été volées ! On avait volé celle qui avait vèlé et celle qui allait vèler. Albert a dit: *Je vais déjeuner et puis, comme il y a de la rosée, je vais essayer de suivre les traces*. Il est alors tombé sur le magot. Les vaches avaient été tuées derrière la meule de paille; elles avaient été découpées et il ne restait que les dépouilles. En une nuit, les peaux, tout avait été enlevé. Mon mari va trouver notre marchand de vaches qui lui dit: *Je sais bien où elles sont parties, tes vaches*. Albert dit: *Conduis-moi*. Ils vont jusqu'à la meule et le marchand dit alors: *Va tout droit, tu traverseras la route et tu iras à cette ferme qui est à l'orée du bois, il y a peut-être deux vaches qui y pendent*. Albert dit: *Je n'y vais pas. Mes 75.000 F, je les récupérerai après la guerre*. Ceux-là fournissaient les gendarmes. Je crois qu'après la guerre, on a retouché de l'argent. On avait même fait venir le sourcier de Nessonvaux avec sa baguette. Il nous a fait tenir la baguette fermement et il a commencé à la tourner; il avait en main un morceau de corde de vache (qui était restée à l'endroit où les vaches avaient été tuées). Impossible de tenir la baguette, elle indiquait bien la ferme. Mon mari le savait bien, mais le sourcier non.

Après la guerre, nous étions ruinés. On avait une grosse meule de foin, on a vendu le foin à 6 F le kilo et on a racheté quatre vaches. Mais on a encore eu beaucoup de déboires. On a eu huit génisses qui ont toutes crevé. On ne s'y connaissait pas beaucoup, mais on a tenu le coup.

Ces difficultés sont évoquées par Albert lui-même, la maladie (voir plus loin) a aggravé la situation.

Cher ami,

Je t'envoie ci-joint le papier des contributions que je viens de recevoir pour la maison que nous avons fait construire dans une commune de 1.000 habitants. Cette construction n'a pas d'étage, donc toutes les pièces se trouvent au rez-de-chaussée, cela en raison de mon invalidité à 100 % et aussi de mon obésité (116 kg). Je ne pourrais pas monter des escaliers. J'ai été obligé par l'urbanisme et la petite propriété terrienne d'emprunter 150.000 F à rembourser sur 15 ans, environ 13.000 F par année, plus l'assurance incendie. Je n'ai comme revenu que mon allocation d'estropié qui, avec la hausse de l'index, se monte à environ 30.000 F par an; mais je dois payer ma mutuelle d'assuré libre, 3.000 F également, plus ma cotisation à la pension de vieillesse, dans les 1.400 F, plus mes frais de docteur et de pharmacien, parce que je ne suis pas repris dans les VIPO. Que me reste-t-il pour vivre et me chauffer avec ma famille, cinq personnes à charge, l'entretien de la maison ? J'ai un fils âgé de 17 ans qui est salarié, mais je dois l'entretenir et les jeunes ne gagnent pas gros.

Dans de telles conditions de vie, ne crois-tu pas que j'ai droit à une réduction comme invalide à 100 % ? Je vois au verso du papier que les invalides de guerre ont droit à une réduction de 20%, je suis un résistant armé reconnu, ne puis-je pas être assimilé aux invalides de guerre ? Car mon inactivité est causée par une thrombophlébite cervicale, j'ai lu que les maladies de la circulation sanguine sont beaucoup causées par les tracas, et la vie de résistant traqué nuit et jour pendant quatre ans ne m'a certainement pas fait du bien.

18.05.1965

Éva: Quand Albert a été malade (thrombophlébite), je discutais et j'allais même contre ses idées. Une année, vers le 15 juin, on va faire une fauche le lundi. Il trouvait que c'était trop tôt. Je lui ai dit: *Il faut faner pendant qu'il fait bon.* Le type vient faner, Robert aidait. Le samedi soir, nous étions vannés, on s'était bien donné. Nous soupçons et je dis à Albert: *Il y a encore le pré du Moulin.* Il dit: *Reposez-vous!* Il n'aimait pas rester seul. *Et demain, s'il pleut ?,* dis-je et j'ajoute: *Êtes-vous fatigués les enfants? Non,* ont-ils répondu. Il était 8 h du soir et nous sommes partis. Il y avait deux gros chars de foin; à minuit, minuit et demie, nous revenons avec le dernier, et le dimanche matin, il pleuvait! Je dis à Albert: *Maintenant, tu n'as plus rien à dire, c'est moi qui dirige.* [Rires]

En 45-46, nous avons déménagé à Xhout-si-Plout (Malempré). Après la guerre, des gens venaient en pension pendant les vacances, à Noël et même à Pâques. J'ai fait à manger pour 45 personnes. On s'amusait bien. On a continué les vaches jusqu'en 63. On a fait bâtir à Harzé. Albert était malade depuis 1957. Je m'occupais de la ferme, les enfants ont voulu partir. Robert travaillait comme maçon, Jean aussi, Jeanne est partie, Michel était à l'école... On allait vendre notre beurre à Liège; on avait acheté une voiture qu'on a utilisée jusqu'en 58. Après, je ne voulais plus rouler en voiture avec Albert, il a eu des crises d'épilepsie au volant. On a alors tout mis à la laiterie. On a bien vécu sur la ferme. Les dernières années sur la ferme, j'allais traire toute seule et je conduisais la jeep. Albert n'avait plus de tracas.

Résistant pendant la guerre 40-45

Albert est entré très rapidement dans la Résistance et a occupé plusieurs fonctions. Il a notamment été responsable régional du Front de l'Indépendance (F.I.) de l'Ourthe-Amblève, chargé de la logistique (intendance...).

[Les] résistants étaient plus que des combattants, ils étaient tous des volontaires de guerre d'un genre nouveau. Un volontaire de guerre ordinaire signe une fois pour toutes un engagement et alors il est prisonnier de celui-ci, [il doit] marcher au feu quand il est envoyé, sinon c'est le conseil de guerre et la fusillade. Or, les résistants étaient confrontés nuit et jour avec leur conscience; ils étaient entrés volontairement dans le combat, mais à chaque instant, la question se posait pour eux: dois-je continuer la lutte, j'ai une femme et des enfants et mon devoir ne serait-il pas de faire comme les autres et de rester auprès de ma famille aider à sa subsistance ou dois-je continuer à résister et risquer la torture et la mort ?

Donc, la lutte pouvait être abandonnée à tout moment ou être continuée, et chaque fois, les résistants étaient soumis à ce dilemme. [...] Je ne connais aucun cas de résistants qui ont abandonné la lutte, à part des individus aventuriers...

(Lettre à Gillet)

12.03.1965

Quand notre Patrie fut attaquée par notre ennemi, je suis entré dans la résistance (vers 1940) contre l'ennemi et ses valets. Comme bénéficiaire de guerre, j'ai eu quatre enfants, mon cheptel ramené de six vaches à deux et 1.500 F rentrés à Gutt [ministre des Finances].

(Carnet n°2)

13.12.1959

Je n'ai pas été profiteuse de guerre, mais le premier à loger et à nourrir des résistants avec mes seuls timbres de ravitaillement familiaux [...].

14.11.1977

[Le] 21 juillet, chaque année, les patriotards hissaient les trois couleurs, les travailleurs ouvriers et paysans eux, ne le faisaient pas, leur patrie ne se résumait pas à un simple geste. Quand Hitler a envahi le pays, les patriotards défilèrent par les routes, masque à gaz en bandoulière, jusqu'en France. Mon beau-frère passa chez moi, petit paysan et ancien ouvrier, il me dit en me narguant pour me quitter: *Arindge-tu bin avou lès Boches* [Arrange-toi bien avec les Boches]. Après son tour en France, il revint s'arranger *avou lès Boches* en étant chef de service dans une usine de textile; moi, je suis resté avec les Boches. Nous avons organisé la résistance aux Hitlériens, c'était l'alliance de la faucille et du marteau, elle mena la vie dure au fascisme européen pendant 4 ans; mon beau-frère, lui, à la libération, porta ostensiblement le brassard F.I.; moi pas, je l'avais organisé, cela suffisait.

Les gens qui avant-guerre hissaient le drapeau tricolore étaient pour la plupart avec les Boches, nous ouvriers et paysans marxistes-léninistes, communistes, n'y étions pas, ensemble nous les avons combattus, les paysans nourrissaient les *réfractaires* et les cachaient, ils étaient patriotes, eux, à l'encontre des patriotards qui ne cherchèrent qu'à s'enrichir en faisant du marché noir, ils étaient partisans du *À quelque chose, malheur est bon*, nous pas, le malheur du peuple était aussi le nôtre. Nous avons combattu jusqu'à la victoire et nous aurions dû combattre les ennemis du peuple embusqués à Londres, parce qu'ils étaient les gérants loyaux du régime capitaliste [...].

(Article)

11.08.1977 ?

Éva: Albert est entré dans l'Armée belge des Partisans dès qu'elle s'est formée. Il a fait de la résistance tout de suite, il n'est pas parti la première année, mais il s'absentait déjà souvent. Je logeais des évadés de la citadelle, après, j'ai eu deux Russes évadés.

Un type avait créé un autre groupe communiste. Albert avait dit: *Méfie-toi, il fait cela pour connaître les membres*. Ce type allait loger chez sa soeur à Soiron. Sa mère habitait Nessonvaux. Moi, je le connaissais bien, je remontais parfois avec lui de Nessonvaux à la ferme. Un jour, Albert a dit: *C'est un traître. Il a fait ramasser celui de la coopérative. Il faudrait essayer de l'avoir ici*. Il travaillait à Verviers. Albert a fait des démarches pour vérifier. C'était vrai. Il avait déjà fait ramasser deux, trois jeunes gens du côté de Verviers, il avait fait tuer un fermier qui habitait la route de Soiron. Albert a reçu l'autorisation de le faire descendre, et deux Partisans ont attendu trois jours chez nous sans sortir. Le samedi, je portais du beurre à Nessonvaux. C'est souvent le samedi après-midi que je le rencontrais. En effet, je vois qu'il remonte la route de Soiron. Il s'était arrêté pour parler avec quelqu'un et moi, j'avais pris un peu d'avance sur lui. Comme un fait exprès, je n'avais pas l'occasion de lui parler. J'arrive à la barrière, Albert et Robert, mon fils, étaient là (Robert portait des journaux pendant la guerre, il était acharné). Je fais signe à mon mari, en pédalant. Mon mari remonte vers la maison avertir les deux Partisans. Ils ont laissé monter le type jusqu'au début du bois; ils ont alors pris leur vélo et ils ont dégringolé la prairie; un peu plus haut, patch, patch, deux fois. Ils sont redescendus, nous ont salués en passant et on ne les a jamais plus revus. Il était temps qu'il soit abattu celui-là ! Il en a dénoncé ! Il avait encore dénoncé celui qui habitait en face de chez nous. Sa soeur nous a raconté qu'à la citadelle, on a pendu son frère par les pieds au-dessus d'un

bassin d'ammoniaque pour le faire parler. *Il a souffert, cet homme-là*, a-t-elle dit. Et il avait un petit gamin.

M.N.: Il n'y a pas eu d'enquête ?

Éva: Pas pour lui. Mais le jour de l'enterrement du gérant de la coopérative, des Belges à la solde des Allemands sont venus, avec des pistolets. J'avais justement un petit Russe, Yvan, qui coupait la haie. Albert lui avait dit: *Ne pas parler*, il n'a jamais rien dit. Les collaborateurs se sont approchés de la maison. On avait mis des fils électriques pour les vaches. *Tiens !*, ont-ils dit, *on se protège bien ici*. Mon mari a répondu: *C'est pour les bêtes*. Yvan, le Russe, était monté dans le petit bois en longeant la haie. Le lendemain, Albert a dit: *Il faut qu'on foute le camp*. Le papa Ylieff qui habitait Nessonvaux venait souvent à la maison, il achetait du beurre. Il a conduit Yvan chez ma belle-mère à Comblain-au-Pont. Albert est parti aussi. Il changeait souvent de logement. Un courrier me donnait de ses nouvelles. Il est resté parti 3 ans et 10 mois. Avant de s'en aller, Albert m'avait conseillé: *S'il vient quelqu'un, n'importe qui, dis que je suis parti aux pommes de terre. Et tape sur mon dos, raconte que tu ne t'entends pas avec moi*. Le lendemain, il est venu quelqu'un pour me questionner et savoir pourquoi j'étais toute seule, si je n'avais pas peur: *Non, je n'ai pas peur, mon mari est toujours parti; il dit qu'il va aux pommes de terre, mais il va peut-être aux femmes dépenser notre argent !* Albert a encore prévenu la commune d'Olne que s'il m'arrivait quelque chose, ils en paieraient les pots cassés après la guerre.

M.N.: Il t'a raconté le genre d'actions qu'il a faites ?

Éva: Il m'a raconté beaucoup de choses, j'aimais bien quand il racontait la guerre. Il faisait des coups avec les autres, mais il s'occupait surtout du ravitaillement, de l'intendance.

Au commencement, il transportait des journaux. Un jour, il était dans le tram qui se rendait à Spa, il avait demandé au conducteur de le descendre à un tel lieu; mais le conducteur avait oublié et, à l'arrêt suivant, des Allemands montent dans le tram. Deux viennent s'asseoir en face de lui, il avait un gros paquet de journaux qui débordait de son veston. Albert s'est levé tranquillement et il a engueulé le conducteur qui ne l'avait pas fait descendre à l'endroit indiqué. Il est ensuite descendu du tram et il est parti sans se retourner. Il avait été un peu stressé !

Du côté de Sprimont et des grosses fermes aux alentours, il avait convenu avec les bourgmestres de livrer autant de froment, autant de viande pour les Partisans. L'intendance se trouvait à Comblain-au-Pont. Toutes les semaines, on tuait une vache dans un village pour les partisans et leur famille. On faisait aussi moudre, on faisait du pain. Liège en a profité aussi pour le surplus. Comme les fermiers étaient sans cesse pillés par les Allemands, ils ont dit qu'ils préféraient donner du grain et du bétail.

Albert est revenu à la Noël 44. Un robot est tombé dans la prairie à côté de chez nous, tout était cassé. Il y avait des morceaux de verre dans le lit des enfants.

M. Pagnouille: Pendant la guerre, il a vécu dans la peur. Nous étions actifs chacun à part. Nous, on a caché des hommes, j'en ai eu jusque douze. Un jour, avec Albert, je me suis trouvé dans une laide position. On devait fournir de la viande dont on savait que les 3/4 étaient destinés aux Allemands. Ils étaient venus et avaient désigné une vache pour l'abattoir. Ils sont allés chez Albert et avaient choisi un veau. Albert et moi, nous nous étions arrangés pour partir ensemble à l'abattoir, c'était plus facile à deux: un se mettait devant et l'autre chassait les bêtes par derrière. On avait deux heures de marche jusque Verviers. Après, il dit: *Et si on allait boire quelque chose ?* On entre dans un café, on prend une consommation et on s'assied. Quelques minutes plus tard, deux hommes quittent le comptoir et viennent vers nous. C'était la Gestapo. Ils demandent nos cartes d'identité, ils croyaient même qu'elles étaient fausses. *On tue des Allemands aux environs de chez vous*, nous disent-ils. *Je ne sais pas*, ai-je répondu. Ils sont allés au comptoir avec nos papiers pour les examiner et puis, ils les ont rendus. En sortant, Albert me dit: *J'ai eu la trouille. J'ai eu une réunion hier et j'ai toujours les notes sur moi ! J'ai voulu les escamoter dans le café, mais je n'ai pas pu*.

Je l'ai caché dans le fenil pendant une quinzaine de nuits.
Il avait tout dans la tête, mais il ne disait rien.

Humanisme et tolérance

J'étais déjà résistant avant le 10 mai 1940 dans le mouvement antifasciste. J'étais prévenu de ce qui allait arriver; donc le 10 mai ne m'a pas surpris et j'ai pu *froidement* examiner tout ce qui se passait et je n'ai rien oublié. Je suis un des rares survivants qui conserve dans son coeur *le souvenir vivace* de tous les disparus et qui continue le combat pour les venger. Mais les coupables ne sont pas les lampistes, ce sont les classes dirigeantes qui, à tout moment, veulent remettre ça en pardonnant aux anciens criminels nazis pour pouvoir s'en servir à nouveau.

Je vais te conter une anecdote. À la Libération, nous avons capturé un Todt [c'est-à-dire un homme chargé d'envoyer les jeunes travailler en Allemagne]. Nous l'avons jugé et fusillé dans le dos, mais quand j'ai vu s'avancer cet homme vers le peloton d'exécution et son courage devant la mort, j'ai compris que nous avions été trop loin. À ce moment-là, j'ai pensé à sa mère qui avait peut-être passé des nuits penchée sur le berceau de son enfant pour essayer qu'il vive et nous, nous allions tuer cet enfant et peut-être aussi sa mère. J'ai compris que le châtimement était plus cruel que la faute commise.

(Lettre à Arsène Vosse)

16.01.1967

Il y a à Roux un voyageur de commerce nommé Léon W. [Sa femme Mariette] a hérité de la maison de sa sœur. C'est un instituteur révoqué pour incivisme à la Libération. Je ne sais pas ce qu'il a fait, c'est un ami de mes beaux-parents, sa femme est la fille d'un ouvrier verviétois. Je n'ai jamais parlé politique avec lui, mais il savait qui j'étais, je lui étais sympathique et réciproquement. Voilà le point de vue que j'adopte envers ceux qui se sont laissé bernier, même les combattants du Front de l'Est. C'est qu'il est préférable de les avoir si possible de notre côté que de les voir retourner à nouveau en face.

(Lettre à Glineur)

06.1973

[Le] même phénomène s'est passé dans la résistance, des soldats allemands prisonniers par nous manoeuvraient à Esneux des mitrailleuses allemandes contre un groupe d'Allemands qui du haut des collines mitraillaient les tanks américains installés près du pont pour le garder (un pont de bois que les Allemands n'avaient pas fait sauter ?!). Ces Allemands, terrorisés à leur arrestation, ont vite compris, quand ils étaient chez nous, que nous n'étions pas les bandits qu'on leur avait dit et ils se sont retournés contre leur propre armée. Qu'avions-nous fait pour cela ? Les traiter humainement sur un pied d'égalité avec nous simplement.

(Lettre à Jean Derkenne)

03.1972

J'ai aussi été candidat du PC¹³ après 45 dans le Luxembourg et je fus aidé pour la récolte des signatures par un ouvrier socialiste, des paysans et des gens de toutes catégories; celui qui ne fait rien n'est jamais aidé, sitôt qu'on se remue, l'aide accourt d'elle-même.

(Joseph)

13.11.78

¹³ PCB. (MN)

Autodidacte

Sa vie l'a conduit à être un autodidacte, il se méfiait des savants, des intellectuels ignorant le travail manuel et méprisant les simples gens; il n'a cependant pas versé dans le populisme¹⁴.

Où il y a peu de professeurs, c'est l'école de la vie sociale qui est et doit être Professeur. Je suis allé à l'école de six à douze ans, donc six années en tout. Mais à l'âge de douze ans, je me substituais à mon père pour nourrir sa nombreuse famille de huit enfants et cela dans une période de famine. Nous avons mangé, parmi d'autres choses, le gland du chêne.

(Tribunal du Peuple)

1976

Quand j'ai commencé à m'établir [agriculteur] en 1939, je ne connaissais à peu près rien du métier et maintenant, je m'en tire; c'est en forgeant qu'on devient forgeron. Laissons aller les savants, cette vieille terre leur apprendra encore beaucoup de vérités.

(Carnet n°2)

13.12.1959

J'en conclus que l'école ou les études *chassent* l'intelligence. Cela se comprend aisément. C'est le travail des mains qui s'est développé en premier lieu chez l'homme et c'est lui qui a éduqué le cerveau; alors celui-ci a de nouveau éduqué les mains. Donc, pour développer l'intellect, il faut d'abord se développer dans le travail manuel (ce qui n'a pas été fait en U.R.S.S. et autres pays révisionnistes, mais a été fait et est fait en Chine). Donc les jeunes qui sont tous placés dans les écoles ne sont pas (pour la plupart) *intelligents*, mais ont peut-être de l'instruction qu'ils mettent ou voudraient mettre au service des classes riches [...].

(Lettre à Jean Derkenne)

04.1968

Toute ma vie m'a appris (comme Mao Tsé-toung) que l'instruction chasse l'intelligence du cerveau, seuls le travail manuel et la vie à la base au sein du peuple peuvent amener l'intelligence dans le cerveau des intellectuels. Quand je dis que l'instruction chasse l'intelligence, il serait plus juste de dire qu'elle la fait dévier.

(Lettre à Jean Derkenne)

20.10.1969

La lecture

J'ai toujours été grand lecteur, c'est d'origine maternelle. Ma mère à 84 ans lisait un filet à provision de livres.

("Prométhée et Jésus-Christ ont-ils existé ?")

1978

Éva: Albert a toujours beaucoup lu. Quand il partait avec le camion et les chevaux livrer le pétrole, il lisait tout au long du chemin. Les chevaux savaient bien les places où il fallait aller et le conduisaient à bon port.

¹⁴ Rappel: "Nous, nous étions à peu près tous ouvriers; de nos jours, il y a de nombreux intellectuels, est-ce un bien ? Je crois ! Mais il faut le temps pour s'en sortir." (Lettre à Glineur du 09.10.1976) (MN)

Jean Derkenne: Albert avait une très grande culture, il lisait énormément. Un copain, Inspecteur général des bibliothèques de Liège [Marcel Deprez], s'était arrangé pour que la bibliothèque itinérante s'arrête tous les quinze jours chez Albert; elle venait avec une manne de livres pour lui.

Accueil, solidarité

Quand nous vous invitons, c'est également aussi pour eux; quand vous voulez venir, vous pouvez toujours le faire aussi nombreux que vous soyez.

Dans les familles nombreuses, on s'attend toujours à recevoir des *trombes d'eau*.

(Lettre à Arsène Vosse)

16.01.1967

M. Pagnouille: Nous étions voisins au Bois d'Olne, à 500 mètres par le chemin, 150 mètres par les prairies. J'étais fermier. C'était un communiste, mais un communiste qui ne nous embêtait pas avec son parti. Quand il est venu, il ne connaissait rien au métier. On s'aidait fort l'un l'autre. Il était toujours à calculer ce qu'il devait faire pour s'en sortir. Il a élevé sa famille avec deux ou trois vaches. On peut dire qu'ils ont mangé de la vache enragée ! Pendant la guerre, ils ont même dû manger des *crevées poules* qui étaient mortes de mort naturelle.

Une fois qu'il a été installé, il a étudié les choses du fermier et il a dressé sa famille. *On prenait les ordres au commandant*, disait sa fille Nelly. C'était nécessaire avec sa famille nombreuse. Et tout marchait.

Il rendait service aux voisins, il observait aussi comment ils s'y prenaient et ainsi il a appris le métier. Il calculait tout le temps. Il avait une camionnette et quand la guerre a commencé, il a dégonflé les pneus pour que les Allemands ne la prennent pas, les poules allaient dessus, etc., c'était ce qu'il voulait. La guerre finie, il a regonflé les pneus et la camionnette est repartie.

Il a été aimé. Quand il a déménagé, beaucoup sont allés lui rendre visite. On y allait tous les quinze jours et nous étions bien reçus, il était à la fête, il voulait qu'on passe la nuit. Il faisait avec ce qu'il avait: les gosses devaient loger dans le fenil pour qu'on ait les lits.

On a traité les fermiers de tous les noms. Mais quand on faisait du beurre, c'est toute la famille et les amis qui en profitaient, on n'en faisait pas pour gagner de l'argent. Albert ou moi, nous n'avons jamais vendu du beurre ou un oeuf trop cher, mais on est mal considéré. Je n'ai jamais reçu un franc pour nourrir les hommes que j'ai cachés, alors que certains responsables avaient beaucoup d'argent.

En 1976, il rejoint les "Jeunes", suivant son expression, et voici ce qu'il leur propose:

Nous invitons, toi, Michel, Luce, Hubert, Jean-Marie chez nous. Si possible, vous me mettriez sur la sellette, pourvu que j'aie cinq minutes de temps à autre pour fermer les yeux et un peu me reposer, vous discuterez alors entre vous, cela me reposera d'entendre un peu parler de révolution autour de moi. Pendant tout le temps de la réunion qui durera, j'espère, depuis le matin jusqu'au soir, ma maison ne m'appartiendra plus, la pitance vous sera accordée à tous.

(Lettre d'un fou ! À Joseph)

18.10.1978

Franchise et débat

Tu sais bien que quand j'ai quelque chose à dire, je ne saurais attendre des heures, je vais droit au but et j'emploie le langage direct. Je suis franc, mais les fausses gens emploient la diplomatie qui est le langage des gens habitués à rouler les autres.

(Lettre à Andrée)

23.08.1965

Quand je suis allé avec Jean chez toi, je crois que je t'ai froissé sans le vouloir; quand j'ai vu ton mur, je me suis exclamé: *Nom di Dju qu'i fêt bê, vos, chal, c'est come lès nêgues !* [Nom de

Dieu, qu'il fait beau ici, c'est comme les Nègres]; tu m'as répondu: *Dj'a idèye qui ti m' prins po on nègue*. [J'ai l'impression que tu me prends pour un Nègre.] Je n'ai pas relevé le mot parce que j'étais absorbé par mes petits travaux (qui ont été effectués). Il y a un an que je veux t'écrire à ce sujet et je remets toujours parce que je lis beaucoup, c'est ma passion. Ce que j'ai voulu dire avec *come lès nègues*, c'est que ceux-ci se servent beaucoup de la magie. Sachant bien que tu avais étudié la psychologie, je ne croyais pas que tu aurais été vexé par un mot venant d'un ami; c'est donc la magie que j'ai voulu dire, je ne te croyais pas raciste, car pour moi, l'art nègre, c'est de l'art qui a autant de valeur que le nôtre. Qu'est-ce que la magie ? C'est la recherche et la trouvaille du sens caché et mystérieux des choses et les faire apparaître. Tous les Arts dérivent de la magie: musique, théâtre, peinture, sculpture, architecture, médecine, illusionnisme et tous les arts en général. Tu vois donc que les Nègres sont eux aussi en bonne compagnie, et je crois que la couleur de la peau ne peut diminuer ni mettre en valeur aucun homme.
(Lettre à Decelle)

06.1974

M.N.: Il aimait bien provoquer des réactions ?

Éva: Après sa maladie, un an plus tard, il remarquait; il parlait souvent avec la maman du bourgmestre. Et je me souviens qu'un jour, il a failli battre le bourgmestre dans une discussion, il a même cassé sa canne ! C'était encore toujours sur la politique. Albert voulait convertir tout le monde. Il aimait bien qu'on accepte ses idées, mais il n'aimait pas qu'on aille contre. Moi, quand j'allais contre ses idées, ah ! ah ! je pouvais bien me sauver. J'allais m'asseoir un quart d'heure sur la terrasse, puis je rentrais et je lui demandais: *Tu n'as pas faim ?* C'était comme si rien ne s'était passé.

André: Je l'appelais *papa*, mais on se disputait trop. J'en ai eu assez et un jour, je lui ai dit: *Bonjour, Albert*. Un peu plus tard, il m'a fait venir et il m'a dit: *Ce n'est pas parce qu'on se dispute qu'on ne s'aime pas. Tu m'as appelé Albert, cela m'a fait de la peine*.

M.N.: Comment ça se passait quand Jean Derkenne venait à la maison ?

Éva: Oh ! là, là, Jean est surtout venu quand nous avons habité Harzé. C'était des discussions. Je m'en mêlais un petit peu, mais je ne restais pas avec eux. J'avais bon de les entendre discuter, parce qu'ils n'étaient pas toujours d'accord. Pour finir, tu aurais juré deux coqs qui allaient se battre. *Jean*: *Je m'en vais, j'ai mes canards et ma colombe à soigner*, et il discutait encore bien une heure. Albert recommençait, lui répondait et allez !

André: Au début que je le connaissais, il est monté dans mon bus et je lui ai donné un ticket pour famille nombreuse sans vérifier s'il avait la carte sur lui. Le contrôleur l'a attrapé et s'en est aussi pris à moi. Albert l'a engueulé et il est descendu du bus en continuant à l'engueuler. Je n'ai pas osé dire que je le connaissais.

Les curés

Éva: C'était quand nous avons déménagé à Malempré. Habituellement, dans un petit village, le curé venait bénir la maison. Avant de déménager, Albert avait été visiter la ferme, moi pas. Von Rundstedt était passé par là ! Ce n'était que des planches, des trous, le plâtras était tombé, il y faisait abominable. Dans le plancher de la salle à manger, il y avait des trous. Il y avait aussi des rats. Enfin, soit. On s'amusait encore bien. Avant qu'on ne vienne, le curé avait écrit au propriétaire en lui demandant pourquoi il avait loué la ferme à des gens malhonnêtes (parce que nous étions communistes). Quand nous sommes arrivés, le curé n'est pas venu bénir la maison. Albert est allé trouver le curé et il s'est bien expliqué. Il lui a dit qu'il était communiste et que ce ne serait pas lui qui le ferait changer d'idée. *Je vais avoir des enfants qui vont aller à l'école, ils ne suivront pas le cours de religion. Ils ne seront pas baptisés et ne feront pas leur communion. Rien de tout cela !* En effet, nous n'avons jamais eu d'enfants baptisés et nous avons toujours été estimés.

Nelly: Nous avons été tenus à l'écart pendant un an à l'école.

Éva: Un jour, je suis tombée gravement malade, il faisait un temps de chien. Nous avions une jeep pour travailler sur la ferme. Voilà que le docteur s'embourbe en haut de la côte à 7-8 h du soir et il a dû venir à pied. J'avais presque 42 de température, je tremblais. Le docteur a dit qu'il fallait absolument m'opérer. Vers minuit, le professeur de Liège est arrivé. On m'opère à la maison et le lendemain, ça va bien. Voilà déjà le curé qui s'amène dans sa soutane avec une bouteille de vin pour moi. Il entre dans la salle de séjour. J'étais en haut et je les entendais, lui et Albert. *Volà*, dit le curé, *dj'a-st-apris qu'Éva féve ine mètchande maladèye èt dj' lî a-st-apwèrté 'ne botèye di vin*. [Voilà, dit le curé, j'ai appris qu'Éva est gravement malade et je viens lui apporter une bouteille de vin.]

Albert lui dit: *"Mète-lu so l' tâve. Ci n'est nin 'ne botèye d'êwe di Lourdes tékefèye ? Pace qui tèt pôrès r'prinde, sés-s'. Vos-ôtes, lès doctèirs èt lès curés vos k'nohez tot dreût lès-afères. 'L èst vrèye qui cwand l' malâde moûrt, tot l' profit c'est por twè."* *"Nèni, valèt, ti t' marih* répond le curé, *dj'a m'nou pace qu'Éva èst malâde.* ["Mets-la sur la table. Par hasard, ce n'est pas une bouteille d'eau de Lourdes? Parce que tu pourras la reprendre. Vous autres, les docteurs et les curés, vous êtes vite au courant. Il est vrai que quand le malade meurt, c'est toi qui as le bénéfice." "Non, tu te trompes, je suis venu parce qu'Éva est malade", répond le curé]. Chaque fois que le curé venait me voir, je recevais quelque chose, des oranges... Et quand Albert a été malade, ça a encore été la même chose. Il a dit des messes pour Albert quand il a été gravement malade.

Un vieux bonhomme a donné une ruche à Robert qui aimait bien le travail de la ferme. Mais comme il n'y connaissait rien aux abeilles et qu'il travaillait dans la construction, Albert s'en est occupé. Le curé qui avait des ruches lui a donné des essaims et lui a dit comment il fallait faire. Un jour de fête de l'église, l'Adoration, vers les mois de janvier ou de février, voilà notre Albert qui va chez le curé pour discuter. Il tombe sur cinq, six curés. Il est resté jusqu'à huit heures du soir et il était presque saoul quand il est revenu, tellement on lui avait vidé du vin, tellement les curés avaient eu bon de discuter avec lui. Albert avait parlé avec tous, et avant de partir, il s'adressa à eux tous: *Vous, vous et vous, vous êtes des curés larges d'idées. Mais vous autres, a-t-il dit aux autres, vous ne valez pas grand chose.*

Modestie et expérience

[La] vétérançe n'est pas un titre de *gloire*, au contraire, c'est un handicap, puisque l'expérience acquise ne peut être mise que peu à profit.

(Lettre à R.)

03.10.1968

[J'ai] toujours été du côté des méprisés et j'y reste, car je préfère être avec les méprisés qu'avec les méprisables, et la lutte révolutionnaire continue.

(Lettre à L. Lambrechts)

12.07.1965

Excuse-moi mais je crois que tu es atteint par une petite pointe d'orgueil. Nous devons être des éducateurs conseillers, rien de plus, c'est ce que les Jeunes nous demandent.

(Lettre à Jean Derkenne)

1976

J'ai été apiculteur, je faisais des expériences apicoles que j'avais lues dans un livre et j'allais faire part de mes échecs au curé de Malempré où j'étais fermier, bien que mes 5 enfants n'aient pas été baptisés et qu'aucun membre de la famille ne mettait les pieds dans l'église. Il me disait en me narguant: *T'as co fèt 'ne èspèryince, Albêrt* [Tu as encore fait une expérience, Albert]; il me disait aussi que tant qu'il en avait fait, il n'avait pas obtenu de miel, je le laissais dire et je continuais, je faisais moins de miel que lui, mais j'en faisais quand même; et un jour, lui, le

grand apiculteur qui avait plus de 35 colonies, il les perdit presque toutes. Conclusion, c'est dans les expériences non réussies que l'on apprend le métier, les autres montent facilement à la tête.

(Parti)

23.07.1977

En famille

M.N.: Dès 39, Albert travaillait à la ferme et s'occupait des enfants. Comment se débrouillait-il ?

Éva: Très bien. Il faisait à souper pour quand je rentrais le soir. Il fallait que je parte à vélo de la route de Soiron jusque Trooz où je prenais le trolley. Albert lavait les petits et donnait le biberon à Jean.

M.N.: Il était sévère ?

Éva: Ah ! oui. Il y avait de la discipline. Quand les enfants avaient fait ce qu'il ne fallait pas, il disait à l'un d'eux: *Va chercher un bâton*. Si le bâton n'était pas assez gros, il en réclamait un plus gros. Mais il ne tapait jamais sur la tête, toujours sur les fesses. Pour finir, Robert a mis un morceau de carton en dessous de sa culotte ! Il criait quand même. Michel, lui, n'a jamais été battu, il n'a jamais mérité une punition; pourtant, Albert l'a déjà empoigné d'une main, à Harzé. Quand ils avaient été battus, ils restaient calmes pendant deux-trois mois et puis après, ils recommençaient, et Albert leur disait: *Vos, Vos flêrîz l' vî batou ! Èt ça n' dur'rè nin*. [Vous, vous puez le vieux battu. Et ça ne durera pas !]

M.N.: Pour quelle raison punissait-il ?

Éva: Albert partait encore bien à pied jusque Manhay chercher le petit tram pour aller à Comblain-au-Pont chez ses parents. Et quand il revenait, c'était sûr et certain qu'ils avaient fait une gaffe. Albert revenait le soir, il ne remarquait rien, mais le lendemain matin, bien. Une fois, ils ont cassé le carreau de la salle de séjour de la ferme; j'ai dit que c'était moi avec mon boubou, mais Albert savait bien que ce n'était pas vrai.

Nelly: Nous avons été punis une fois pour avoir roulé avec un vélo sans les pneus, sur les jantes, au lieu de faire le travail qu'il nous avait demandé.

Il m'envoyait dans la grange: *Va me chercher une telle pince*. J'arrivais devant les outils: qu'est-ce que c'est, je ne savais pas. Je ne revenais pas avec le bon outil. *Nom de Dieu, ce n'est pas cela, tu es si bête que tu ne trouverais pas une pierre mouillée dans l'eau*. Jusqu'à l'âge de 14 ans, je n'ai pas compris ce qu'il voulait dire avec sa *Pierre mouillée*, mais je ne pouvais mal de lui demander des explications. On a sa dignité !

Papa avait bon coeur. Il gardait le jus des bœufs de prune et nous faisait des caramels sur une plaque de marbre; il faisait aussi des tartes. On n'achetait pas de bonbons.

Quand il partait deux jours chez sa mère, ça nous semblait long et nous étions contents quand il rentrait, car il nous racontait tout, avec sa façon à lui très amusante.

On ne pouvait pas nous laver à l'eau chaude. *Non, cassez la glace*, nous lançait-il quand nous voulions verser de l'eau chaude dans la bassine. Mais le docteur ne venait jamais chez nous. On allait à l'école dans la neige, les pieds étaient gelés. Il ne nous a pas élevés comme des mauviettes.

Quand il se lavait, il disait: *Tournez-vous, ne regardez pas*, on regardait quand même.

Éva: Quand Nelly a eu sa bronchite, on travaillait tous les deux. C'est lui qui est resté pour la soigner et la veiller la nuit.

Nelly: Plus tard, j'ai eu l'occasion de travailler à la ferme chez sa soeur ou en ville chez une nièce d'Éva. Il me parlait de ce que j'aurais comme vie, il me présentait les beaux côtés, mais lui, il était triste que je parte.

Quand on se fréquentait, André et moi, on devait rester devant lui, on ne pouvait pas s'embrasser. Il nous avait demandé de ne plus nous voir pendant trois mois (pour nous tester). On ne l'a pas fait et la soeur d'Albert nous a vus. Ça a été la guerre entre nous !

André: Il a pris ses renseignements sur moi à Sprimont et il m'a interrogé en détail. Il faut dire que les chauffeurs d'autobus avaient mauvaise renommée, parce qu'ils avaient toujours une fille à côté d'eux. De plus, j'ai eu une enfance déséquilibrée.

La deuxième fois qu'il m'a vu, il m'a dit qu'il avait eu de bons renseignements du bourrelier et du potier de Sprimont. Puis, il m'a demandé: *Vous voulez Nelly pour la marier ou pour vous amuser ? Vous ne me ferez pas croire que les chauffeurs d'autobus n'ont pas fréquenté !*

Une expression qu'il sortait: *Une fille, c'est comme une barre en chocolat, on prend un petit bout, après on se s'arrête plus et on mange le tout.* Il m'a aussi donné ce conseil pour ma femme: *Vous dorlottez et en même temps, vous commandez.* Je lui ai rétorqué: *Avec Nelly qui a votre caractère, ce n'est pas possible!*

Nelly: Avec les autres enfants, il a été plus coulant. Un jour que nous étions avec Marc, deux ans et demi, j'ai menacé mon enfant: *Si tu fais ça, tu auras sur tes fesses !* Et papa: *C'est la loi de la liberté chez toi ?* (Alors que lui, il nous a frappés sur les fesses)

Éva: Le plus jeune n'a jamais été battu.

André: Il a changé de mode d'éducation avec les petits-fils.

Nelly: Je regrette de n'avoir pas enregistré ce qu'il nous disait. À l'époque, ça me barrait et maintenant, je trouve qu'il n'en a pas dit assez. C'était un philosophe.

Éva: À table, il était strict, on ne pouvait pas parler. On a toujours mangé dans une assiette profonde et une assiette plate. Mon mari n'a jamais mangé ses pommes de terre dans l'assiette à soupe, jamais, jamais. Je servais en mettant le compte juste. Ils n'ont jamais redemandé dans le plat; on vidait les plats et c'était tout. Le dimanche, Albert faisait le dîner. On mangeait souvent du poulet, parce que lui, il aimait bien de faire du poulet rôti et tout ça avec notre grosse cuisinière. On était tous à table et c'était lui qui servait. Le dimanche, il mangeait le dernier quand nous étions tous servis. Ça ne se passait pas quand nous étions ouvriers, mais après guerre, dans la ferme.

La maladie

En 1957, c'est le drame, mais la riposte est à la mesure du personnage.

À l'âge de 55 ans, je suis tombé dans le coma. Mon docteur a dit à mon épouse qu'il faudrait me transporter de suite à l'hôpital de Bavière à Liège; là, on me trépana, j'avais une thrombose cervicale qui, je crois, avait commencé en 1936. [...] Me voilà donc à 55 ans dans le coma épileptiforme, je n'avais jamais eu de ma vie de crise d'épilepsie. Le docteur avait dit à mon épouse: *Quand cela arrive après 50 ans, c'est toujours mortel.* Il fallut donc me transporter de mon lit à l'étage dans la voiture du médecin; il fallut plusieurs hommes pour me descendre de l'étage. Quand ils entrèrent dans ma chambre à coucher, étant dans le coma, je dis: *Celui-ci, il n'y a pas besoin de demander qui c'est.* Dusson avait un tracteur à Gasoil et il sentait fortement; alors, toujours dans le coma, je dis à ma femme: *Prends l'urinoir pour le voyage.*

À l'hôpital, on me fit une trépanation, je perdis beaucoup de sang dans l'opération, que l'on me remplaça (transfusion de sang); je me remis assez rapidement, mais restai toujours très faible et le côté gauche paralysé. J'insistais tous les jours pour sortir, contre la volonté de ma femme qui aurait voulu rester près de moi pendant ces jours tragiques; elle avait peur que sitôt rentré, il ne faille encore me ramener; mais moi, ce qui me tracassait, c'était d'avoir abandonné ma ferme et le bétail en pâture au printemps: le bétail doit souvent être changé, parce que la croissance de l'herbe ne fait que commencer et elle repousse encore lentement.

Il y aura *vingt-deux ans de cela* au mois de mars prochain. Le Professeur Christophe m'avait dit à ma sortie de l'hôpital: *Vous, vous pouvez encore vivre un an ou bien deux.* Lui qui était médecin et en bonne santé est mort trois ans après; moi, après vingt-deux ans, *je suis toujours là !* Qu'est-ce que le cerveau ? Qu'est-ce que la vie ? La vie c'est une volonté, c'est de poursuivre un but...

("Prométhée et Jésus-Christ ont-ils existé ?")

1978

J'ai continué à nager contre le courant. Actuellement, j'ai 8 enfants et physiquement, je suis étendu sur le champ de bataille, mais moralement je reste debout dans la lutte par la parole, l'étude et la plume. [...]

(Carnet n°2)

13.12.1959

La maladie l'immobilise quasiment.

Je ne suis pas un journaliste et dans les conditions où je me trouve, inactivité [...] et absorption depuis 9 ans de forts médicaments calmants, les idées claires ne viennent pas toujours bien classées dans mon cerveau; j'ai tellement de choses à dire que, quand je commence, tout [veut] venir en même temps.

(Lettre à Henri Glineur)

18.04.1966

Si mes lettres sont un peu déjetées et parfois un peu décousues, c'est parce que je me trouve être à la tête d'une famille de dix grandes personnes que traverse une lutte de classe intense et continue; nous avons le malheur d'être propriétaire d'une maison d'habitation et certains de nos enfants mariés ne parviennent pas à se stabiliser [...] et je dois lutter pour essayer de limiter les dégâts. Il y a aussi le fait que je suis vite fatigué et que je reprends le travail à plusieurs reprises. J'ai 70 ans et 15 années d'invalidité à 100 %; depuis lors, je suis sous le contrôle constant *des calmants* ! Donc je travaille *entre les éclaircies*, si l'on peut dire.

(Lettre à Clarté)

02.1972

La maladie le poursuit sans cesse et toujours il lutte.

J'ai une mauvaise nouvelle à t'apprendre, je suis paralysé partiellement de la jambe gauche, je ne sais plus me traîner chez moi. Voilà trois semaines que cela m'a pris [...].

J'ai été assez déprimé quelques jours avec ma jambe, j'étais tombé bas, j'en ai parlé à ma fille qui m'a dit: *Comment, papa, toi qui as toujours eu un si bon moral pour toi et les autres, tu t'abandonnes ?* J'ai reçu comme un coup de cravache salutaire et j'ai repris de suite confiance en moi-même et remarché malgré la douleur à la jambe. Je pèse 119 kg et demi et après trois semaines au lit, c'était dur. Enfin, ça y est ! [...]

Salut fraternel. Je suis à bout.

(Lettre à Jean Derkenne)

10.1974

Puis son humour reprend le dessus, avec un brin d'utopie écologique pour le transport.

J'espère que vous êtes tous deux en bonne santé, quant à nous cela va bien à tel point que moi me faisant vieux, ma femme m'a remplacé; elle a gagné à une tombola communale un jeune étalon (poulain de course demi-sang). Je ne sais pas si elle trouvera mieux avec lui qu'avec moi? En tout cas, elle le soigne et n'en a pas peur [...]. Quant à moi, je fais un peu des *châteaux en Espagne*, je crois acheter un harnachement et une petite voiture à cheval, je crois aller me promener un peu sur les routes avec mon attelage; mon moteur à crottins ne me coûtera pas cher, un peu de prairie et des herbes d'accotement de la route en voyage, et voilà, *le plein d'essence est fait*.

(Lettre à Jean Derkenne)

28.03.1975

De son expérience de lutte contre la maladie, il tire des leçons importantes.

La vie d'une personne se compose de deux éléments essentiels: 1) la constitution de l'organisme ; 2) la joie de vivre (volonté de vivre). Quand ces deux éléments sont réunis, la vie est assurée et les maladies ont peu de prise sur l'organisme. Même en cas de maladie, la guérison est presque toujours assurée. Si pour une raison ou une autre, découragement, manque d'objectif à atteindre ou d'un idéal très élevé, alors l'organisme a difficile à résister à la maladie (qui elle n'est qu'un déséquilibre souvent psychique). À l'âge de la pension, par exemple, les individus qui ont eu une activité professionnelle trop *spécialisée* et qui ne parviennent pas à se recréer une nouvelle occupation active, par exemple le travail au jardin ou autre [tombent plus vite malades]. L'on a coutume de dire que l'on vit plus vieux à la campagne qu'à la ville à cause que l'air y est plus sain, cela n'est vrai qu'en partie. La chose la plus importante est qu'à la campagne, les personnes âgées trouvent toujours moyen de s'occuper plus ou moins activement et que les dangers en dehors de l'habitation sont beaucoup moindres qu'à la ville; dans celle-ci, les dangers de circulation sont énormes, même pour les jeunes. L'usure de l'organisme ne joue qu'un rôle secondaire jusqu'à la mort.

Certes, la volonté de vivre est fonction des forces de l'organisme; avec l'âge, ces forces diminuent de plus en plus et la joie ou le plaisir de vivre, ainsi que l'idéal signalé plus haut diminuent également; mais il y a un rapport étroit entre les forces et la volonté de vivre. Ces deux choses agissent l'une sur l'autre dans le but de la conservation de la vie de l'individu. C'est pour cela que l'on dit couramment que le moral joue un grand rôle. Quand celui-ci est atteint et que le découragement assaille l'individu, l'usure de l'organisme se développe à une cadence accélérée et alors la mort survient à plus ou moins brève échéance, quel que soit l'âge de l'individu. Moralité ! Ayez toujours un but dans la vie, et le désir d'atteindre ce but vous empêchera de tomber dans le découragement et les *maladies*; la mort aura tendance à vous *oublier*.

Dehosay Albert, 66 ans, toujours et pour longtemps encore rue Pouhon, n°12 à Harzé.

C'est le résultat de nombreuses constatations personnelles.

Ceci est mon testament psychologique

Que je lègue à mes enfants.

23.08.1968

[Tu] m'as écrit un jour que tu étais étonné de voir que dans mon état, j'étais encore disposé à faire quelque chose, je te répondrai par une phrase: les cendres de Claes battent sur ma poitrine [...] depuis mon jeune âge. La haine de l'injustice m'a pris aux boyaux et ne m'a jamais lâché.
(Lettre à Henri Glineur)

26.03.1966

Table des matières

En avant-goût...	5
Présentation	9
Une société menant à la ruine	11
Un sombre avenir	11
"Le mode de vie américain"	12
Pollution et société	13
L'évolution de l'agriculture.....	16
Le téléphone.....	19
Les transports.....	20
Les sciences	20
Les médicaments	21
Le crédit	21
L'habitat	22
Des alternatives	23
S'occuper des <i>nuisances</i> , sans dogmes comme le <i>Grand Soir</i>	23
Écologie et révolution	24
Alternatives économiques.....	24
Alléger le travail	25
L'esprit de lutte	26
Des agricultures alternatives	27
Agriculteurs et consommateurs	29
Héritage du passé et alternatives	30
Un mode de vie alternatif	33
La critique d'une gauche sclérosée	35
La vie d'Albert	40
Origine ouvrière et engagement politique	40
Agriculteur	41
Résistant pendant la guerre 40-45.....	43
Humanisme et tolérance.....	46
Autodidacte.....	47
Accueil, solidarité.....	48
Franchise et débat.....	48
En famille.....	51
La maladie	52
Table des matières	56

A.S.B.L. Vivre... S
Place Cardinal Mercier, 16
4102 Seraing
Tél. 04/336.60.17